

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE POLITIQUE et SOCIAL

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - RECOMMERCE BRUX. 45.855

La T. S. F. est à la page

LA GUERRE à domicile

MOUKDEN, 1^{er} mars. — A partir du 6 mars, la station de radiophonie de Moukden-radio diffusera la description de la bataille du Jehol. Des avions munis de microphones survoleront le champ de bataille pour émettre des informations qui seront relayées par les stations de radiophonie de Tchén-Tchéou et de Moukden pour la Mandchourie et le Japon. (Agence Rengo.)



Vous avez lu la nouvelle, elle a traîné partout : la description de la bataille du Jehol sera radiodiffusée. Les journaux imprimant cela froidement, sans commentaires.

Il faut leur rendre cette justice qu'ils ne s'enthousiasment pas et n'en profitent point pour chanter le los de la science moderne qui permet à chacun, assis dans son fauteuil, de savoir avec minutie et seconde par seconde, comment, à mille ou quinze mille kilomètres, les héros de l'heure se cassent glorieusement la figure. Non, les journaux ne pensent pas à ces menus détails. Ils donnent la nouvelle, sans plus. Sans se réjouir et sans se fâcher. C'est plus commode.

Donc la bataille du Jehol est radiodiffusée. Et les suivantes le seront aussi. En torturant bien votre appareil de T. S. F., peut-être pourrez-vous entendre les échos. Et ainsi, chaque soir, les speakers les plus habiles et les plus éloquents, les parleurs inconnus, l'envoyé du Matin et les Geo London, vous feront passer le frisson de la petite mort, jusqu'à l'heure du coucher.

Ils diront : « Aujourd'hui, le soleil est clair. Ses grands rayons caressent la plaine où les opérations se poursuivent normalement. On y voit dans les moindres détails. Les tranchées sillonnent cocassement. On dirait des jourmis. Cette image, chers auditeurs, est d'ailleurs un symbole. Car tout comme la fourmi laborieuse, les tranchées que j'observe de mon avion, à la jumelle, ces tranchées, dis-je, sont en plein travail... »

Prenez le plan, chers auditeurs, que nous avons dressé ensemble, et un crayon s'il vous plaît. En haut, à gauche, devant la colline, vous marquez une enclave de 5 à 6 kilomètres. C'est le terrain conquis, cette nuit. La lutte a été âpre. Des bataillons entiers ont rendu l'âme sur cette terre depuis longtemps inculte, mais qui, aujourd'hui, baignée du sang de ces héros, fera germer bientôt, n'en doutons pas, les fleurs de la paix. Recueillons-nous, un instant, voulez-vous, à la mémoire de ces soldats valeureux; inclinons-nous bien bas avec la seule consolation que leur sacrifice n'aura pas été vain... »

Et maintenant, chers auditeurs, que je vous raconte ce qui s'est passé

ce matin. S. M. l'Empereur, l'Empereur en personne, est venu sur le front reconforter les troupes. Il s'est avancé, ainsi que sa suite et tout l'état-major, jusqu'à 18 kilomètres des lignes. C'est là-même que les troupes qui descendaient du front (hélas! bien amoindries, mais combien vaillantes pourtant) ont défilé devant Sa Majesté. D'être admis à cet honneur particulier, la fierté et la joie se lisaient sur le visage de tous ces braves, humbles et glorieux anonymes, artisans modestes mais conscients d'une œuvre qui sera bientôt féconde.

Au moment que l'Empereur leur adressait la parole, quelques-uns des troupiers sont morts d'émotion. C'est une marque encore de l'attachement que l'armée toute entière porte à son chef vénéré qui lui a toujours donné l'exemple des plus hautes vertus.

Enfin, au terme de ses discours, l'Empereur a tenu à décorer personnellement le sergent Li-Pa-Fou qui avait réussi à verser dans le marécage où s'abreuyaient les troupes ennemies un explosif liquide. Si bien qu'aussitôt qu'un soldat avait bu, il éclatait dans l'air comme une grenade. La stupéfaction donnait sur ces autres soldats qui buvaient aussi et faisaient explosion à leur tour. Ça n'en finissait plus! Un régiment entier y a passé. Ce sont là les petits détails pittoresques d'un conflit dans lequel la science n'a pas dit son dernier mot. Demain, je vous en conterai d'autres.

Je ne veux pas, ce soir, abuser de vos instants, d'autant que dans trois minutes, le programme de la station prévoit le relais d'un grand concert. Encore un mot : je vois au loin monter une grande colonne de fumée. Je mets mon masque et je vais y voir à votre intention. Demain je vous dirai quoi. A demain donc, chers auditeurs. Bonne fin de soirée!

Et voilà! Voilà ce que pourront capter les usagers de la T. S. F. Il n'est plus nécessaire d'aller au Grand-Guignol : on vous sert ça à domicile. Pour 60 francs par an, c'est donné. Et à la station de Moukden, au moins, ce n'est pas du chiqué!

Ainsi, l'on savait déjà qu'on mourrait à la guerre pour les industriels et les munitionnaires, pour le péculé des intendants, pour la folie d'un prince, pour la bêtise des diplomates, et pour la gloire des généraux. On y mourait aussi pour le cinéma, puisqu'il est prouvé que certaines offensives ont été retardées de deux heures,

à la demande d'Services cinématographiques des aëres, afin qu'il fût plus clair. A présent, on meurt en outre pour les stats radiophoniques. L'an dernier, les captives déjà la prière d'un ohélin de guerre sur la tombe de son père. Cette année, elles captivent l'agonie des héros. L'an prochain, on ne pas contrarier tant de services, pour ménager les intérêts de ts : on mourra à l'heure fixe.

Et il y a encore s gens qui ne comprennent pas qu'on leur dit qu'on n'en sera pas!

Et il y a encore d gens qui vous disent : si c'est contre l'U. R. S. S., si c'est contre les hériens, si c'est contre le fascisme... le marche!

Ni pour le roi, ni pour le pays, ni pour l'industrie, ni pour une idée. Voilà la bonne devise.

Les étudiants d'Ford et ceux de Manchester ont tout ma sympathie. PierreFONTAINE.

Le vol de livres est autorisé à la Bibliothèque Royale

L'ingénieur qui depuis trois ans volait des livres à la Bibliothèque Royale ne sera pas poursuivi. La Chambre du Conseil, sur plaidoirie de Me Robert Giffin, rend une ordonnance de non-lieu.

L'inculpé avait déclaré que s'il détournait des livres précieux, c'était pour les réparer et les conserver avec plus de soins qu'on ne le faisait à la Bibliothèque Royale.

Effectivement tous les livres ont été retrouvés dans la bibliothèque privée de l'ingénieur. Et celui-ci les avait préalablement réparés, retes, rafraîchis.

L'inculpé en sort donc blanc comme neige. On ne peut en dire autant de M. le Conservateur de la Bibliothèque Royale que ce jugement nous semble bien atteindre quelque peu.

Pauvre M. Tournour! Nous ne sommes donc pas seuls à condamner sa gestion.

Le petit caporal et le grand colonel

M. Devèze a visité jeudi la caserne du Petit-Château. Comme de bien entendu il a passé les hommes en revue.

Les photos des journaux nous en apportent le témoignage.

Or, M. Devèze était accompagné du colonel Bogaert. Et c'est assez comique parce que, sans être un géant, le colonel a une tête de plus que le petit caporal. Alors le ministre a l'air petit, tout petit, plus petit encore qu'il n'est en réalité.

Vous vous rendez compte!

Rentré au ministère, il a songé à rédiger un arrêté: « Nous arrêtons que la taille des officiers supérieurs s'arrêtera à 1 m. 63. Seront arrêtés les contrevenants au présent arrêté »

Mais il s'est ravisé, se proposant de visiter les casernes à dos d'âne désormais.

Il cherche un âne blanc.

Un aveu inattendu

Le polygraphe distingué M. de Gobart écrit dans le Soir:

Est-ce que vraiment l'Allemagne va à la dérive? N'y aura-t-il pas demain un soubresaut d'énergie populaire contre les aventures et les aventuriers?

Or, ce soubresaut, d'où peut-il venir sinon des partis socialiste et communiste?

Alors quoi, c'est d'eux à présent que M. de Gobart et le Soir attendent le salut?

La crainte est donc vraiment le commencement de la sagesse.

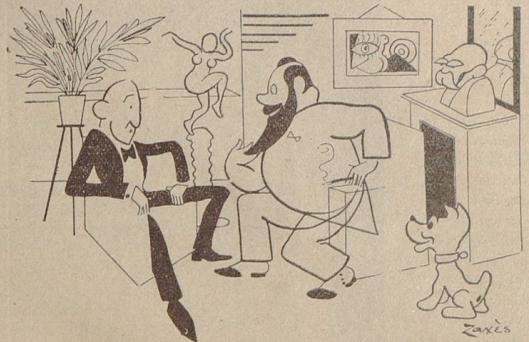
CE SOIR, A LA TRIBUNE à la SALLE DES HUIT HEURES 11, place Fontainas, L'éminent savant Dr Pierre VACHET ouvrira le débat sur ce sujet :

La femme et l'amour

Voir programme en page 6.

BUSINESS

(Dessin de Léo Zaxès.)



L'entrepreneur de pompes funèbres. — Moi, les morts me rapportent l'un dans l'autre 500 francs par tête...
Le marchand de canons. — Mon pauvre ami! mais vous travaillez au détail!...

Le "Rouge et Noir,, en Espagne

La Prophétie de Seisededos

Voici la suite du reportage (voir nos deux précédents numéros) de notre collaborateur Pedro Piedra sur les événements qui ont suivi en Espagne l'instauration de la république. La prophétie de Seisededos va-t-elle se réaliser?

Famine et inquiétude

On ne travaille pas dans le bourg depuis cinq mois. Tous sont au bout des toutes dernières ressources. Ils ne s'entretiennent que de cette grande menace qui pèse sur eux. Mais que faire? Ils se rassemblent par petits groupes, hochent la tête, regardent les maisons de ceux d'en bas et le château du duc. L'alcade se montre au bout de la route. Ils le regardent. Mais ce représentant de la république est muet comme les pierres qui percent le sol. Le curé passe, pressé. Ils le regardent aussi. Le quartier de la garde civile, lui aussi, se replie sur son silence. Les gardes multiplient un peu leurs tournées.

Seisededos parle avec ses fils et quelques autres compagnons. Une jeune fille arrive, bourruée et inquiète. — Je ne sais pas tout ce qui se dit. Mais tout va au plus mal.

— J'ai l'impression, dit Seisededos que les aumônes aussi vont manquer bientôt.

Quand il rentre chez lui, il y trouve une voisine.

— Je suis pressée dit-elle. Je m'en vais préparer le manger pour cinq jours. Mon homme est dans la Sierra à faire du charbon de bois. Je vais le rejoindre.

Ces repas pour cinq jours se composaient en tout de deux pains et d'une cruche de vin.

C'est le matin du 9 janvier. Les groupes s'animent, au dehors. Il court une vague rumeur de grève générale. Puisqu'on ne travaille pas, le débauchage ne sera pas difficile.

Mais, il faudrait montrer, un peu plus énergiquement, qu'en fin de compte on ne peut pas se mettre à brouter, comme les ânes, l'herbe rare et pourrie de l'hiver. On parle de la grève, calmement, avec de rares pointes de colère et de ressentiment.

Il semble que des échos de l'insurrection dans les grandes villes lointaines que ceux de Casas Viejas n'ont jamais vues, sont parvenus jusqu'à eux. Même il est arrivé des petits papiers, porteurs de messages au sens un peu mystérieux. Il paraît que le communisme libertaire est victorieux dans toute l'Espagne.

Au syndicat

Peu à peu, l'intérieur de la maison syndicale s'anime. Les membres affluent.

— Qui a convoqué, demande l'un d'eux.

— Diable, ceux d'en bas! C'est la faim qu'ils nous souhaitent qui nous réunit.

Les membres du comité, un à un sont allés s'asseoir à leur table branlante. Les responsabilités les mènent, tout simplement.

Seisededos est arrivé avec toute sa famille. Pas besoin de demander qui va diriger. Il est le chef qui s'impose à tous.

Assemblée d'hommes décharnés,

aux traits creux, aux yeux largement cernés. Haillons auxquels l'étrange dignité de ceux qui les portent, confère encore un reflet d'élégance. Visages fiers, taillés dans un cuivre rebelle à toute veulerie. Des regards qui portent loin, au delà du profond abîme d'aujourd'hui.



Un de Casas Viejas

— Grève, grève générale!

Seisededos se lève. Tous se taisent. Le vieux n'est pas orateur. Il n'a jamais aimé faire des meetings. Pendant que les autres parlaient, il a gardé le silence. Son esprit a travaillé avec une force sûre d'elle-même. Peut-être a-t-il pendant quelques minutes, projeté dans l'espace et le temps la construction d'un état meilleur dont les grandes lignes s'enfoncent dans l'avenir.

Seisededos veut-il faire une proposition? Non, il posera une question.

— Qu'allons-nous faire de la garde civile et de ceux d'en bas?

Voilà de quoi couper la chique aux plus éloquents.

— Je n'en sais rien, ma foi, répond l'un.

— Qu'ils viennent avec nous au syndicat, réplique un autre. Ils se feront membres et travailleront comme nous. Ce sera du bon communisme, ça. Nous sommes forts et nous ne devons pas abuser de nos forces (1).

Seisededos impose silence.

— Compagnons, fini les aumônes. Il répète cela, maintes fois, obstinément. On entend encore:

— Du travail pour tous.

— Et des bêtes? Où y a-t-il des bêtes pour cultiver toute la terre?

Seisededos va résumer.

— Nous sommes d'accord. En considération de ce qui vient d'être formulé par l'assemblée, nous irons demain matin chez l'alcade, nous irons informer la garde civile et ceux d'en bas. Il n'y a pas à verser de sang! Mais de toute façon, ceux qui n'ont pas de cartouches peuvent venir en chercher.

Pedro PIEDRA.

(Suite en page 6.)

(1) Textuel. Ramon J. Sender rapporte ces paroles dans son enquête. Il garantit leur absolue authenticité. De même pour la plupart des autres répliques.



(Dessin de Max Servais.)

— Mettre l'embargo sur les expéditions de munitions au Japon... mais ils sont fous, ces travaillistes!
— Et malhonnêtes... toute la campagne de presse pro-japonaise que nous payons depuis des mois!

Les reliures de Paul Bonet

A la Galerie Giroux vient de s'ouvrir une exposition de reliures comme on n'en a jamais proposées à notre admiration, parce que ces reliures portent toutes la marque d'une personnalité exceptionnelle et sont, avant tout, de notre temps. Le génie qui habite Paul Bonet est constructif avant d'être décoratif. Une reliure est pour lui — tout l'indique — une construction à édifier, une chose qui doit pouvoir défier le temps, qui ne sacrifie pas aux modes passagères et dont, dans un siècle, on admirera encore l'économie qui présida à son élaboration, le bon sens, le bon goût, l'équilibre et la parfaite compréhension du texte, dénotant de la part de son auteur, l'amour des livres dont les caractéristiques les plus pénétrantes sont traduites par un parfait esprit de synthèse.

Depuis Pierre Legrain, rien ni personne, dans ce métier, qui est d'art, n'apporta une idée nouvelle. Bonet en fourmille. Pas une reliure qui ne propose un élément nouveau, sensé, intelligent et, déjà, dans ces quelques dernières années, en quelques années même, il a créé — les suivants devront lui rendre cette justice — la reliure entièrement métallique, qui s'ouvre, qui se ferme, qui résiste à tout et habille merveilleusement par exemple une Geole de Reading ou Calligrammes d'Apollinaire; il a créé, pour montrer les gardes, des à-jours dans les plats; il a créé, en employant des caissons, le décor en bas-relief — ceci pour la construction — et, dans la décoration, pour un ouvrage en plusieurs tomes, l'emploi du titre général qui, partant du premier volume, s'inscrit sur l'ensemble des dos tandis que chaque livre est différemment orienté, mais sur le même plan de l'esprit.

Legrain vint, lui, à une heure magnifique où tout était à faire. Bonet moins favorisé, employa son temps de bien utile façon puisqu'en moins de huit années, il inscrivit son nom à côté de ceux de Marius Michel et de son prédécesseur immédiat et, pour affirmer un esprit d'indépendance et de liberté qui ne doit rien à personne, lui qui admire Legrain, il lui tourna le dos résolument et se mit à faire exactement le contraire de ce que Legrain eût fait. Je ne sais plus quel sot avait avancé que, ce dernier mort, la reliure n'existerait plus. Bonet se charge de donner un éclatant démenti à ce serin peu perspicace. Il joue avec les tons; il les plie à ses exigences; il combine les titres de ces merveilleux maroquins du Cap, sans concession aux demi-tenues, aux compromissions stériles; il varie à l'infini ses compositions et je n'en veux pour preuve que cette exposition où, sur trois Calligrammes de Guillaume Apollinaire, il réussit trois reliures qui n'ont, comme point de comparaison, que l'intelligence qui présida à leur invention.

« Vous êtes le premier relieur surréaliste » lui écrivit André Breton et Aragon d'ajouter « le seul relieur vivant ». Je suis bien prêt d'adopter ces deux définitions. Bonet est sorti des ornières et des sentiers battus où les autres passent leur temps à se jeter des fleurs et à en recevoir de la part de cette critique à tout laisser faire qui redoute les inventions.

Bonet, c'est l'art de la reliure d'aujourd'hui, mais plus encore de demain. Car l'art de Bonet est avant tout, révolutionnaire et, à ce titre, il me plaît confortablement. Qu'on rapproche ses inventions continues des misérables petits trucs, chers à nos relieurs « consacrés » et dont l'un — il n'y a pas si longtemps — pour décorer le chef d'œuvre de Courteline avait dessiné de petits ronds de cuir sur les plats avec, en coin, cette inscription — pour ceux

L'objection de conscience

Herman Van Volsem, le jeune garde socialiste anversois qui avait purgé une peine de trois mois de prison pour refus d'accomplir son service militaire et qui avait été libéré depuis un mois a été à nouveau arrêté.

M. Marius Michel, un paysan français, s'est vu infliger 8 jours de prison pour avoir renvoyé au Ministre de la Guerre son livret militaire accompagné d'une lettre informant de son intention de se refuser désormais au service de la guerre.

La France — comme la Belgique — a signé le Pacte Kellogg mettant la guerre hors la loi. En outre, la plupart des politiques de gauche actuellement au pouvoir ont été élus sur un programme nettement pacifiste...

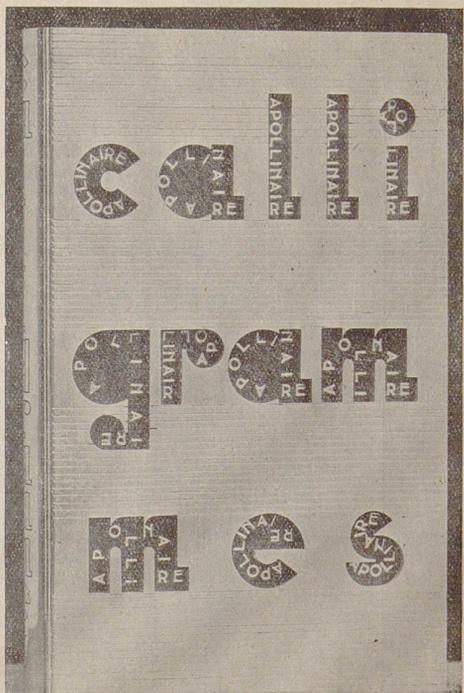
Voyages en U.R.S.S. INTOURIST

Rue d'Assaut, 6, BRUXELLES

Demandez prospectus

Voyages "Fêtes de Mai" et nombreux voyages groupés à partir de 2.600 francs au départ de Bruxelles

Le 1^{er} juin, voyage spécial pour ARCHITECTES et ARTISTES
Librairie spéciale de documentation sur l'U.R.S.S.



« CALLIGRAMMES » de Guillaume APOLLINAIRE

reliure métallique en duralumin gravé et ajouré, gardes en maroquin vert qui ne comprendraient pas! — « Les R... de C... ». C'est à faire pleurer la bête elle-même et on ne sait pas s'il faut plaindre davantage: l'auteur, enterré sous une telle couverture, le relieur qui l'a commise ou le bibliophile qui l'a acceptée: monument d'inconscience et de stupidité et il y en a, comme ça, des milliers de par le monde dans les bibliothèques.

Bonet, lui, œuvre, dans une salle surchauffée, la porte du frigidaire. On voit, tout de suite, avec lucidité, ce qu'il propose à notre admiration. Le temps n'est plus où l'on pouvait s'amuser au anecdotes. Il faut être fort pour triompher. Ayant mis son pied au derrière de tous ces vieux relieurs qui pontifient dans les revues techniques de la reliure et, qui, depuis leur sortie de l'école n'ont plus rien appris, Bonet continue son petit bonhomme de chemin avec ce calme placide et la modestie de celui qui sait qu'il suit la bonne route et qu'il obtiendra un jour l'unanimité des suffrages. Je connais peu de consciences aussi tranquilles que la sienne. — rien de la bête traquée! Et cependant, que d'ennemis!

Mais dans cent ans, pour un livre de Valéry, de Proust, de Gide, d'Apollinaire, des surréalistes, relié par Bonet, aux ventes publiques, ce sera la bataille. A moins que l'Etat, ayant perdu toute impartialité, les ait déjà proposés, dans ses musées, à l'admiration des foules.

Allez voir l'exposition Paul Bonet, Galerie Giroux, la première petite salle à droite. Vous en serez ravi. On n'a pas si souvent l'occasion, dans ces temps de flagellation morale, de faire prendre à son esprit, un bon bain qui ravivore. Il n'est qu'à vous en disposer: Galerie Giroux — jusqu'au 14 — la porte à droite.

R. G.

Jn effet inattendu des projets de lois scélérates

Je viens de recevoir communication d'une lettre envoyée la semaine dernière, à Devèze, ministre de la Défense nationale. A plus d'un titre, cette épître vaudrait d'être lue et appréciée. Je vous la livre, ci-dessous, dans sa magnifique intégralité, sans omettre, sur cette citation faite particulièrement pour plaire à notre Napoléon natal.

« L'empire de la loi cesse où commence l'empire imprescriptible de la conscience humaine. »

Napoléon I^{er}.

Attendu que guerre est un crime contre l'humanité;

Attendu que gouvernement belge Va implicitement reconnu en signant le Pacte Kellogg;

Attendu que projet Devèze interdisant toute propagande pacifiste intégrale ne peut être admis par des hommes probes et libres;

Attendu quant rempli jusqu'à ce jour leurs obligations militaires, ce qui est le plus grand regret de leur vie;

Les soussignés décident de renvoyer à Son Excellence Monsieur Albert Devèze, ministre de la Défense Nationale, les livrets militaires respectifs, lui signifiant par ce geste, leur intention formelle de se refuser dorénavant à toute participation directe ou indirecte à la Défense Nationale; et leur profond mépris pour le projet de loi dont il est l'auteur.

(signé) Léo CAMPION
secrétaire de la section belge de l'Internationale des Résistants à la guerre (W. F. I.).

Marel DIEU
Secrétaire du Comité International de Défense anarchiste

Inutile de commenter longuement une déclaration aussi nette. Si grâce à ses projets de lois, l'inquisiteur Devèze espérait réduire les pacifistes au silence, voilà qui lui donnera à réfléchir. Il ne lui reste plus désormais à ce maître des sottises qu'à faire condamner MM. Campion et Dieu afin de déclencher ici — comme c'est le cas actuellement en France — un renvoi massif des livrets militaires.

L'objection de conscience peut se manifester de nombreuses façons et celle-ci n'est pas la moins bonne. Que des gens qui ont accompli leur service militaire risquent la prison afin de marquer leur horreur pour la guerre et ceux qui la préparent, est un geste auquel le peuple sera sensible. La presse à tout faire ne pourra, cette fois, représenter ces nouveaux objecteurs de conscience comme de petits sensibles ou des tireurs au flanc. Nulle échappatoire en ce cas-ci; deux hommes, conscients des sanctions auxquelles ils s'exposent, manifestent leur intention formelle de ne pas participer à la prochaine tuerie.

Et, alors que l'apathie des chefs politiques est telle qu'ici comme ailleurs, ils courbent la nuque devant le fascisme militant et triomphant, alors que les grands partis démocratiques paraissent bien décidés à suivre la politique « du chien crevé au fil de l'eau », alors qu'aucune campagne sérieuse ne semble devoir être entreprise contre ces projets de lois d'une rare canaillerie, il nous plaît de souligner ce qu'a d'admirable le sursaut d'une conscience qui méprise l'arbitraire et la persécution.

M. ZANKIN.

NOUVELLES FRAICHES ET JOYEUSES

LA REPRESSION.

Le S. R. I. nous informe qu'au Japon, de janvier à octobre 1932, il n'y a pas eu moins de 7.496 personnes arrêtées parmi lesquelles de nombreux intellectuels. La terreur blanche y sévit en permanence et a provoqué 11 assassinats! Durant le même laps de temps 58 procès ont eu lieu qui ont eu pour résultat: 6 condamnations à la détention perpétuelle et 1.396 années d'emprisonnement pour 415 condamnés.

Le régime des prisons est tel que, régulièrement, des détenus font la grève de la faim. Plusieurs ont été torturés à mort dans leur cellule.

En Amérique, les jeunes nègres de Scottsborough sont toujours en danger. La révision de leur procès qui a été obtenue après une formidable

campagne de protestation, semble devoir se dérouler dans une atmosphère peu propice à un jugement impartial.

Depuis l'ignoble exécution Sacco-Vanzetti, plus personne d'ailleurs ne nourrit d'illusions en ce qui concerne la justice américaine.

En Belgique, les projets de lois scélérates du ministre Devèze visent même les conversations privées à tendance antimilitariste.

En Roumanie, la sinistre Sigourantza a adopté définitivement les chambres de torture pour amener les accusés dans la voie des « aveux ». Les cas de prisonniers mourant à la suite des tortures subies est fréquent.

M. Z.



Signalé à M. Pouillet

Après qu'on eût réglé en Allemagne la question des caleçons de bain, nos ministres se sont empressés de faire de même, en plus bête encore.

Voici qu'à présent la musique de jazz est interdite à la station radiophonique de Berlin.

Qu'attend M. Pouillet — qui a la T. S. F. dans son département — pour prendre un arrêté?

Les Japonais sont indignés!

Il y a la guerre dans le Jehol, comme vous savez. Et malgré qu'une certaine presse continue à parler d'incident ou de conflit, les hommes tombent chaque jour en grand nombre.

Or voilà que 104 soldats japonais sont tombés, eux aussi, au champ d'honneur, et qu'après les avoir transportés on s'est aperçu qu'ils avaient été gazés.

Tout lamentable que ce soit, ça ne surprendra personne pensez-vous. A la guerre comme à la guerre! C'est un refrain que nous connaissons.

Eh! bien, pas du tout. Ça surprend fort les Japonais. Lesquels supportent très mal que les troupes chinoises manient ainsi les gaz, tout comme de simples soldats civilisés.

Aussi bien les agences d'informations câblent-elles textuellement ce qui suit:

« Les autorités japonaises et mandchoues ont exprimé leur vive indignation que les troupes chinoises fassent usage de gaz asphyxiants. On croit que ces gaz ont été fournis à la Chine par l'Allemagne. »

La vive indignation des Japonais se comprend aisément. Soit: qu'eux-mêmes, ils n'en ont

pas, de gaz.

Soit: qu'ils sont surpris d'avoir affaire à des civilisés tout comme eux.

Soit encore: qu'ils estiment que la main de l'Allemagne n'a pas à se promener en Chine.

Bravo, Manchester!

Après l'Union d'Oxford, après une association groupant de nombreux ingénieurs, voici que l'Union de l'Université de Manchester a adopté par 371 voix contre 196 une motion exprimant la résolution « de ne combattre en aucune circonstance pour le roi et pour le pays ».

M. Mac Donald a télégraphié à M. Devèze le chargeant de confectonner quelques textes scélérats qui doivent mettre fin à ces manifestations anti-guerrières. Le Premier britannique ne s'est adressé à notre Napoléon national qu'après avoir acquis la conviction que pas un seul Anglais n'accepterait de se charger de cette besogne misérable.

Le petit malin

M. Devèze a déclaré partout qu'il ne voulait pas qu'on renouvelle son mandat de président du Parti libéral.

M. Devèze prend les devants.

Au service de Moscou

Un journal liégeois: *L'Echo de la Nation* y va d'un article indigné sous ce titre flamboyant: *L'Argent de la Section au service de Moscou!*

Voici la thèse: puisque les députés communistes refilent au parti communiste la plus grande part de leur indemnité parlementaire c'est qu'ils n'en ont pas besoin et c'est, en fin de compte, l'Etat belge qui commandite

(sic) chez nous les entreprises de chambardement dirigées par le Kremlin (re-sic).

Donc conclut le petit comique, il ne faut plus payer les députés communistes. Ni les autres non plus. Ils n'ont qu'à exercer leurs mandats au service de la Patrie, pour les beaux yeux de la Patrie.

Sic, sic, sic. C'est terrible, quand même, ce qu'il y a de fous en liberté!

On aura tout vu!

Le cinéma nous montre chaque semaine des évêques bénissants... bénissant la mer... bénissant les petits bateaux... bénissant les meutes qui vont courir sus au gibier... et cette semaine, bénissant la neige et les skieurs!

Non mais, sans blague?

Vive le progrès!

On parle souvent du progrès qui se traduit de mille manières. Par exemple: les pastilles incendiaires chères à Hitler, les gaz asphyxiants les lance-flammes, etc. Ça, ce sont les mauvais progrès.

Mais il y a les bons progrès.

Le « bon progrès », c'est un bon que vous pouvez acquérir rue des Fripiers, 24, où une société de financement vous remet des bons payables en dix mensualités, sans le moindre intérêt, et porteur desquels vous pouvez acheter, au prix du comptant, dans des centaines de magasins à Bruxelles et en province les marchandises en tous genres qui vous sont nécessaires.

Vive le progrès et les bons du même nom!

Yvan Lenain retrace l'historique et le rôle de la "Nouvelle Equipe,"

Ou comment l'on devient "catholique de gauche."

M. Yvan Lenain qui n'a point, avec ses collaborateurs de la « Nouvelle Equipe » — ce jeune et déjà célèbre organe de néo-catholicisme — tendu vers la destinée équivoque de MM. de Broqueville, Carton de Wiart et consorts, et le montré assez jusqu'à ce jour dans ses écrits, a le mérite nouveau désormais à nos yeux d'être venu au cours d'une causerie au Palais des Beaux-Arts, prendre position pour la révolution pure et simple...

Il nous a un peu attendri, aux premiers mots qu'il prononça: il était en train de rappeler ses années de collège, et particulièrement les circonstances de son année de seconde, qui est souvent pour un élève d'humanité le temps de l'impression indélébile et des résolutions. Nous nous revoyions nous-même, à l'époque, soumis aux mêmes règles et aux mêmes inquiétudes, chez les jésuites aussi précisément (qui ne sont point, quoi qu'en pensent certains, les plus mauvais maîtres révolutionnaires) et préoccupé tout autant que M. Lenain et ses amis d'alors d'un devenir profond, qui ne fut point simplement de l'orientation professionnelle. Pour M. Yvan Lenain tout au moins, qui n'est guère âgé, lui non plus et le montre bien à s'asseoir à sa minuscule table de conférencier avec une pudeur... résolu de collégien, c'est déjà l'occasion d'évoquer les visages de quelques jeunes gens manifestement doués, lesquels au collège Saint-Louis et sous la direction philosophique de l'abbé Jacques Leclercq (un prêtre, il est vrai, qui ne passe pas — même à cette heure — pour borné) se préparaient à découvrir par eux-mêmes la vie... Les uns et les autres, dit Yvan Lenain, nous étions des directeurs de revues en puissance: René Baert allait bientôt en fonder deux successivement, dont *La pipe en terre*; et Jean Milo ne tarda pas à suivre, comme on sait, avec les éditions de *La Vache rose*... Et puis la poésie, à des correspondances diverses, nous hantait...

Et voilà comment on s'apprête tout doucement à devenir « catholique de gauche »...

Les « belles années » fuient sous la parole émue de M. Yvan Lenain.

Enfin, à Louvain, en deux ans de malentendus étudiants, la *Nouvelle Equipe* est définitivement fondée, qui plus qu'une revue constitue désormais un groupe à affinités spirituelles profondes que la vie, a-t-on décidé, ne pourra dissoudre.

Nous apprenons comment ce groupe s'élargit, devient plus dense et plus résolu, comment à même temps le sens de son action et de sa philosophie devant l'évolution du monde se précise...

Il n'y avait pas cependant que la question d'une philosophie collective à résoudre, pour assurer à la *Nouvelle Equipe* existence et diffusion. Il fallait aussi songer à la fameuse « question matérielle ».

Et ici M. Yvan Lenain nous paraît avoir été et être encore un peu naïf.

— Devant le danger, explique-t-il, où se trouvait la *Nouvelle Equipe* de ne plus paraître, faute d'argent, j'allai trouver quelques financiers catholiques que l'on m'avait signalés comme devant s'intéresser normalement à notre entreprise. L'un d'eux me répondit que le mouvement lui était extrêmement sympathique, mais que son budget de bienfaisance (sic) était épuisé, son journal financier (re-sic) lui ayant coûté 200.000 francs dans l'année. Un autre me complimenta dans les mêmes termes et assura qu'il ne pouvait faire mieux, dans notre cas, que de nous recommander auprès de certaines banques et de la Société Générale en particulier. Mais la perle de toutes ces formules de politesse, ce fut celle que nous adressa tel autre financier chrétien sollicité pour le même motif, et qui nous dit: *Les apôtres n'ont pas eu besoin de revue pour répandre leur évangile...*

Ce qui était fort juste, il faut l'avouer, du point de vue de ce pur financier! Et l'on comprend mal que M. Yvan Lenain s'indigne.

Comme si, d'une part, M. Francqui, par exemple, pouvait avoir une pensée de classe différente de celles de M. de Broqueville ou de M. Carton de Wiart, gens d'une époque; et comme si, d'autre part, dans le cas de la perle citée, un financier ne devait normalement se garder de celui qui lui proposa la révolution ou même pour commencer le simple partage évangélique des biens de la terre!

C'est plutôt M. Yvan Lenain qui s'abusait alors sur l'esprit d'entraide qu'un catholique d'argent témoigne à un autre catholique, et surtout sur l'usage fort varié que l'on peut faire de cet esprit...

Mais, il est vrai, M. Yvan Lenain a bien changé, puisqu'il va conclure maintenant, en définissant résolument de la sorte l'attitude de la *Nouvelle Equipe* devant les événements qui se préparent:

— Je préfère, termine-t-il en substance, mes amis communistes, à ceux de ma religion qui trahissent chaque jour si lamentablement... Et ce sera sans doute — toute question de dogme et de mystique mise à part — dans leur esprit de revendication sociale et de dévouement à l'humanité souffrante, que nous aborderons l'avenir...

Sa voix s'est depuis longtemps affermie, ayant décoché entretiens les flèches les plus acérées aux vieux... de la tribu qui n'ont point voulu comprendre le généreux *Politique d'abord* de Jacques Maritain. Et c'est comme si M. Yvan Lenain s'écriait maintenant: *Tant pis!*

THOMAS-NITCHEVO.

ATTENTION
Écrivains, Conférenciers,
Copies Royal
Rue Chair-et-Pain, 2, (Grand-Place) Brux
Tél. 11.45.01
à étudié spécialement des prix pour la copie de vos manuscrits au duplicateur ou à la machine à écrire

BONJOUR, ANVERS !

Au moment où l'on inaugure une nouvelle tribune libre à Anvers, il nous a paru opportun d'aller faire un petit tour dans la ville du grand port.

Quel meilleur guide pouvions-nous être que Roger Avermaete, l'auteur d'un livre mirifique: *Synthèse d'Anvers*, qui a pris place si heureusement dans la collection des villes belges publiée par l'*Eglantine*?

Ce livre nous enchante par la diversité de ses aspects. S'il montre les beautés de la Métropole (et ce n'est pas, en s'en doute, à la façon d'un Baedeker) il en montre aussi les lai-

deurs. S'il donne aspect physique de la cité, il décèle l'âme aussi de ceux qui l'habitent, avec tant d'ironie et de malice, avec encore tant de ferveur et de soupasse qu'on bénit l'auteur d'avoir païé de sa ville natale en fils aimant et en enfant terrible.

Rien de tel encore pour y voir clair que cette conjonction de sentiments à première vue contradictoires: l'amour et la lucidité, la pitié et la désinvolture. Ce sont là les vertus instinctives de l'observateur; elles donnent leur justesse aux qualités parfois pesantes comme aux défauts

souvent agréables de l'objet qu'on observe.

Voici donc Anvers et ses monuments, ses gens, ses fêtes, et enfin son port: ce par quoi Anvers vit et respire, ce qui l'incline volontiers aussi à traiter des Bruxellois avec quelque dédain, s'expliquant mal pourquoi c'est Bruxelles et non Anvers qui est la capitale.

Tout cela s'anime fort heureusement, prend figure et corps dans le livre d'Avermaete. Nous en donnons ici quelques fragments, ainsi que quelques-unes des photos dont Willy Kessels, artistement, a doté cette étude.

Synthèse d'Anvers

Texte de Roger Avermaete

guées. Dame, ça demande du travail: faire boire le client. Ce qu'il en faut des grâces, des taquineries, des promesses aussitôt oubliées! Il le faut bien: ces dames sont payées au pourcentage.

Dehors, il fait nuit. Chaque porte fermée est protégée par un portier. Ce vigilant gardien signale le passage de la police, car, sous l'œil de celle-ci, on ne peut ni entrer, ni sortir: officiellement, tout est fermé. On peut bien se trouver dans la rue. Et les policiers passent, deux à deux, à pas lents. Ils font le tour de toutes ces rues mortes, où seule vit, dans le coin de chaque porte, l'ombre du portier. Et des soûlards, sortis on ne sait d'où, zigzaguent vers un taxi.

Dimanche

Le dimanche, quand il fait beau, Anvers s'éparpille aux alentours. Il va au bois qui s'appelle le « Peerdsbosch ». Il va à la plage qui se trouve à Sainte-Anne, il prend à Schooten des bains de mer. C'est charmant. Il part de grand matin, traînant ses petits et les victuilles. Il s'amuse toute la journée, car il y a des plaisirs pour tous les âges: la sieste à l'ombre des sapins pour les vieux et les repus, le sable pour les tout-petits, l'eau pour ceux qui cherchent des aventures et de discrets bosquets pour ceux qui en ont trouvé. Et quand le soir tombe, Anvers rentre dans sa ville, après avoir livré la traditionnelle bataille rangée pour conquérir dans un tram la place où reposer la moitié d'une fesse.

Derrière lui, seul souvenir visible: la vague des boîtes de conserves, papiers de charcuterie et tessons de bouteilles. Mais il en reste tant d'autres, invisibles au fond des êtres.

Le port

Parce que tu t'es accoudé devant l'Escaut, parce que tu t'es risqué jusqu'aux hangars des plus lointaines « darses », parce que tu as coudoyé quelques types pittoresques dans de petites rues grouillantes, parce que peut-être tu as vu la Nouvelle Cathédrale de ce cher Eekhoud et les livres de Baekelmans, — ne crois pas, ô Etranger, que le port t'ait livré son secret.

Ne cherche pas, c'est inutile. Le regard déluré d'une ravageuse de sacs, la croupe luisante d'un cheval des corporations (qui est aux autres chevaux comme une femme de Rubens aux autres femmes du monde), la rue des Bouchers le samedi soir, et la salle de danse du Marché-au-Bétail, le docker à la culotte de velours, la serveuse chargée de bagues, les longues théories de chariots plats et tant d'autres choses menues ou puissantes — aspects que tout

cela, aspects fugaces, mais si incomplets, si pauvres, face à l'ensemble. Ne cherche pas à comprendre!

Surtout ne croie pas à la voix des autres. Tout ce qu'on a dit sur lui, tout ce qu'on dir de lui, ne seront jamais que des bâbutements d'hommes pleins de bonne foi et peut-être de talent, mais maladroits, comme tous les amoureux.

Le port ne dit pas son secret.

La rue de l'Écluse

Elle était célèbre jadis, aux quatre coins du monde, cette rue de l'Écluse, centre de la prostitution. Elle avait détrôné la Montagne d'or où le Magistrat parqua les filles publiques dès l'aube du XVIII^e siècle. Elle était le cœur et le sexe de ce quartier des Marins, grouillant de ribaudes, de femmes chaudes, de ruffians et de bistros, plèbe autochtone truffée d'exotisme: Nègres et Indous, Russes et Levantins, clients de passage remplacés sans cesse par d'autres clients, Espagnols et Scandinaves, Chinois et Anglo-Saxons, et que d'autres encore.

Une municipalité pudibonde a supprimé ces palais dérisoires où les glaces complètes ont multiplié d'innombrables enlacements. Et de mornes boutiques et des cabarets quelconques ont remplacé ces autels de l'oubli et de l'évasion à bon marché. Le marin revenu des mers se passerait de femmes et tous ces mâles de la ville, pèlerins souvent honteux mais fidèles, renonceraient? L'homme deviendrait plus sage, parce qu'il a plu à l'administration de le sevrer comme un enfant? Candeur...

La grève pour rire

Deux grues pêchent à la ligne dans le ventre de ce navire. Des dockers silencieux détachent les prises qu'ils rangent sur des wagons. Ces hommes pensent, malgré les apparences.

— Nom de Dieu! Si on demandait un franc d'augmentation?

Regard circulaire. Le chœur répond:

— Nom de Dieu, c'est vrai! Demandons un franc d'augmentation!

L'orateur téléphone à son syndicat:

— Nom de Dieu! Nous voulons un franc d'augmentation.

Le syndicat répond:

— Nom de Dieu! Restez au travail. On verra.

L'orateur dit au chœur:

— Nom de Dieu! Merde! Je ne travaille plus.

Et le chœur de dire:

— Merde, nom de Dieu, nous ne travaillons plus!

Et ils laissent les grues avec leurs pêches au bout de la ligne et s'en vont.

Photos de Willy Kessels

Et passent devant un autre navire.

— Nom de Dieu! Où allez-vous?

— Travaillons plus, nom de Dieu, voulons un franc d'augmentation.

— Merde, nom de Dieu! Nous ne travaillons plus non plus.

Et passent devant d'autres navires.

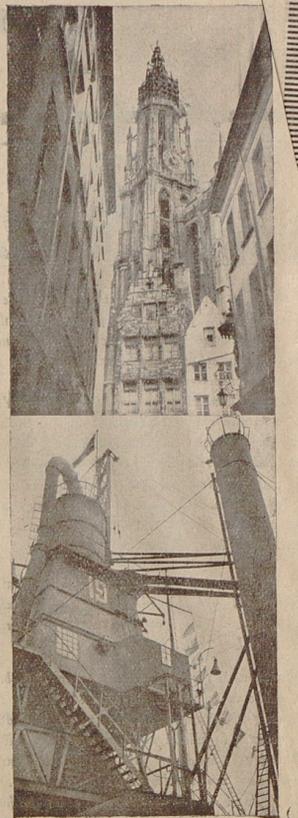
Et chantent le même refrain.

Deux heures plus tard, toute la partie nord du port est en grève et des milliers de dockers sont rassemblés Canal des Brasseurs, devant le siège de leur syndicat.

La vraie grève

Tout à coup, il y eut quelque chose. La bête aux cent mille bras s'est fâchée soudain. Terrible colère depuis qu'elle est devenue consciente de sa puissance. La bête ne crie pas, ne hurle pas. Simplement elle a croisé ses cent mille bras. Et la nouvelle en tornade roule sur la ville: la grève au port. Et dans l'échine de chaque Anversoise passe un petit vent froid. Le boutiquier tremble derrière ses boccas et le fonctionnaire se sent mal assuré sur son rond-de-cuir. Et les enfants, sans comprendre, ouvrent de grands yeux et une grande bouche devant cette chose en paroles qui entre et qui frappe tout le monde de stupeur. On oublie la pluie et le beau temps, les querelles intestines, les destinées du monde. On pense à la bête immobile et au port mort. On ne sait pas ce qu'il faut penser. On ne sait pas exactement quel mal peut en jaillir. Mais chacun a dans sa bouche l'âpre saveur de la catastrophe.

Jadis, quand la bête n'était pas si puissante, quand elle manifestait rageusement sa colère, on avait moins peur. On savait qu'il y avait la cravache pour l'assagir. Et la cravache



claquait sur l'échine de la bête. Et la bête hurlait de douleur et donnait de la griffe, mais finissait par marcher à la cravache.

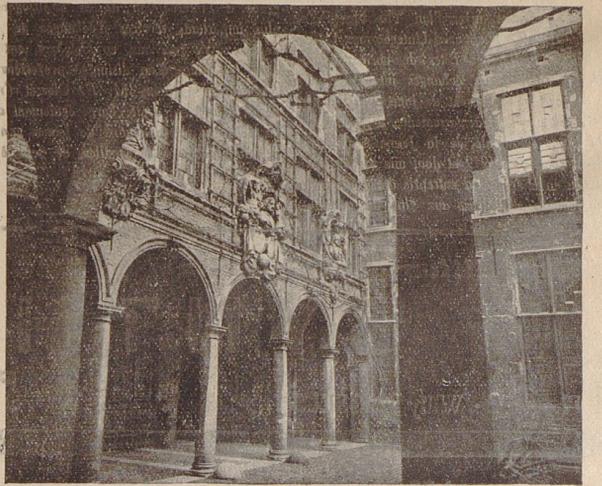
Aujourd'hui la bête ne bouge plus. Elle grince des dents, et demeure immobile. Et la catastrophe grandit de jour en jour, d'heure en heure. La ville tremble. Finies les disputes sur les origines de la grève. Une tension, un désir dans cinq cent mille poitrines: que cela cesse, n'importe comment!

La Maison des Marins

Ce serait un hôtel assez semblable à d'autres, mais il n'y a pas d'hôtels sans femmes. Ce n'est pas un pensionnat, parce que tous ces garçons n'ont plus rien à apprendre: la vie leur a donné son secret...

La mer et la femme. Et l'argent pour aller de l'une à l'autre. Car l'une donne et l'autre prend. C'est la règle. Il arrive aussi que l'une prenne, mais alors elle est si gloutonne qu'elle prend tout, même le goût de la femme.

La mer et la femme. La femme et la mer. De l'une à l'autre et vice-versa. C'est la loi, tout le grand mystère, il n'y a pas à sortir de là.



L'art nègre condamné est ressuscité au profit de l'art mondial

Voici une nouvelle contribution au débat sur l'art nègre, dont on retrouvera les éléments dans nos numéros des 25 janvier, 1, 8 et 15 février.

Je crois aussi comme M. F.-L. Noël qu'il faut craindre en ce débat quelque confusion. Mais à mon sens les généralisations sont plus dangereuses. Elles déplacent le sens de la question. Le capitalisme industriel peut être un des aspects du problème colonial. Ce n'est pas le seul. Il y a la mise en valeur du sol par l'agriculteur noir, l'évangélisation, les recherches scientifiques. Au surplus doit-on admettre que le capitalisme industriel et la prolétarisation dont nous voyons le développement en Europe ont tant d'influence sur l'art européen? Non, à coup sûr, puisque comme le reconnaît M. F.-L. Noël, l'art nègre a influencé l'art des blancs en surface. Même en surface, c'est que l'esthétique des peuples les plus civilisés rejoint celle des plus primitifs par un constant besoin de renouvellement et de retour aux con-

cepts élémentaires.

D'ailleurs malgré les perfectionnements mécaniques, nos artistes continuent à utiliser des moyens d'exécution aussi sommaires que ceux des noirs. Chez les uns et les autres, une seule condition reste indispensable: être artiste.

Les seuls « fétiches » qu'il faudrait restituer sont précisément ceux qui ont été créés par des artistes, ceux dont l'esthétique demeure stimulante. L'erreur consiste à les considérer uniformément sous leur signification ethnographique et à confondre les véritables œuvres d'art et les « navets ». Même quand il s'agit d'images rituelles, d'objets d'utilité sociale ou domestique, il faut encore que le don individuel, la sensibilité du créateur anonyme y aient ajouté ce quelque chose qui procure le plaisir esthétique pour les faire apprécier en dehors de leur fonction utilitaire. Avant Vlamincq, Apollinaire et quelques autres plasticiens ou littérateurs européens, les ethnographes ne distinguaient point les qualités artistiques des ouvrages nègres. D'où le tohu-bohu de

nos musées ethnographiques, où il n'y a pas encore de salle réservée aux beaux-arts de la brousse.

Est-ce que les tableaux d'église, les toiles religieuses d'un Rubens, les sculptures gothiques, les façades ont cessé de stimuler le goût des générations qui ont perdu la foi? Les sujets mystiques ou mythologiques sont-ils désormais condamnés par nos peintres ou nos sculpteurs? Ils les interprètent autrement.

Aussi bien, je le répète, il n'y a pas un art rituel au Congo. Il suffit de regarder au Musée de Tervueren la statue du roi Mikope Mbula et les innombrables portraits d'ivoire pour le constater.

Quand l'art nègre influence l'art des blancs, ce n'est guère qu'en surface, écrit M. F.-L. Noël. Pourquoi l'inverse n'aurait-il pas lieu?

Au contraire ajoute ce critique, quand la civilisation des blancs s'impose aux nègres elle leur apporte toute une conception du monde. A ce compte-là depuis longtemps il n'y aurait plus de merveilleux, de fantaisie, de surréalisme dans nos lettres et

dens nos arts.

Parce que « les colonisés accèdent à la vie mondiale, participent au commerce, de l'industrie et de la culture des notions dites civilisées l'important est désormais pour eux d'arriver au niveau des autres, sauf en puissance, car cela n'entre pas dans les vues des colonisateurs ».

Or, on observe deux stades dans la civilisation. Demi-civilisés, les colonisés renient leurs traditions. Civilisés, ils y retournent. A rapprocher — compte tenu de l'état culturel différent — l'exemple du Japon. Le parisien Foujita continue à faire de l'art japonais.

Le phénomène paraît inéluctable puisque la doctrine coloniale moderne tend à faire évoluer l'Africain selon le rythme de sa propre culture. On accepte ce qu'on ne peut éviter.

Mais, il n'y aura de sculpture nègre « comme il y a la musique allemande, la peinture flamande, le roman anglais, le théâtre russe, la clarté française » que si les classiques de la race sont restitués. C'est

pourquoi en dépit des objections multiples, on remet sur le tapis l'institution d'un musée de la vie noire à Léopoldville comme à Dakar.

Je suis tout à fait d'accord avec M. Noël qu'alors « les nègres ne pourront considérer ces anciens instruments de leurs cultures » que comme des objets d'art. En prenant conscience de leur valeur à ce titre, comme nous le faisons, je ne pense pas cependant qu'ils puissent mépriser les cultures dont ces œuvres sont issues. C'est à ce prix que chaque nation particulière apporte un enrichissement à l'art mondial.

Et il est aussi possible que l'Ecole de Boma oriente l'esthétique de demain comme fait l'Ecole de Paris actuellement. Une prédiction en vaut une autre. « Sème ta semence dès le matin, et ne laisse pas reposer ta main le soir; car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela, ou si les deux seront également bons. » (Ecclésiaste XI, 6.)

G.-D. PERIER.

Téléphone :
12.85.78

PALAIS DES BEAUX-ARTS

Organisation de ventes publiques

Expert : Jef Dillen

Rue Royale, 10
Bruxelles

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

MEUBLES ANCIENS

ANTIQUITÉS

OBJETS D'ART DIVERS

L'esprit des lettres



Cette stupide bi du nombre...

× Dans le *Mercur* Universel, M. Valentin Bresle publie une étude sur la poésie pure, intitulée : « Le charme poétique, essai sur la sensualité créatrice », qui est à lire en commençant par la fin, que nous reproduisons ici :

« L'Esprit sensuel humain (sensuel parce qu'humain et humain parce que sensuel) étant l'Alpha et l'Oméga constructeurs de toute spiritualité, de toute poésie pure, de toute poésie vraie, les poètes joignent dans le même symbole architecturé le Principe d'Amour enchaîné dans l'ostensoir d'or, sensuel et rayonnant et le phallus mystique et flamboyant, créateur symbolique de joie et de beauté. »

× Europe poursuit heureusement la publication des fragments d'une « histoire de la révolution russe », par Trotsky, et d'un roman de Franz Werfel : « Les petites gens ».

× La revue *Préparation*, de plus en plus brillante, publie en janvier un éditorial intitulé : « Les intellectuels et les races prolétaires » ; celles-ci désirent enlever à la culture son caractère de privilège, tandis que « la soi-disant élite ne peut vivre qu'en prélevant une dime sur les profits capitalistes ».

Points de vue qui rencontrent ceux, toujours excellents, de la *Correspondance Internationale Ouvrière*, hebdomadaire que nous avons cités dans nos dernières chroniques, et qui, donne depuis plusieurs semaines d'importants fragments inédits de Rosa Luxemburg sur « la révolution russe et le prolétariat mondial ».

× Dans *L'Avant-Poste* (janvier) M. Marcel Lobet établit un bilan sévère du « roman 1933 ».

× Lire dans *Les Primaires* une très bonne étude de M. Régis Messac : « Tartuffe unlimited company », sur la récente traduction d'une œuvre de S. Lewis : « Elmer Gantry ».

× Au sommaire de la Revue d'Allemagne (15 décembre) : Fritz Dietrich, situation du lyrisme. H. H. Houben, Goethe et la censure, etc.

× De M. H.-A.-Jules Dubois, dans *l'Esprit Français* (janvier) : « Hélas ! on a imaginé que l'héritage et le fascisme pouvaient servir à combattre le communisme. Si la République allemande commettait cette erreur de jugement, elle irait au précipice. »

× La République française, à ses débuts et même beaucoup plus tard, a vu contre elle se coaliser sans cesse les fanatiques, qu'ils fussent d'extrême-droite ou d'extrême-gauche. Des royalistes impénitents votèrent longtemps avec les « rouges », espérant que leur chance sortirait du chambardement. Ils se sont heureusement trompés, mais ils ont ralenti le progrès. »

× De multiples organisations, dont le travail n'est pas négligeable, contribuent à faciliter les relations entre les hommes de bonne volonté des différents pays. Nous recevons aujourd'hui *The New Way* (Averschulstr., 9, Wuppertal-Unterbarmen, Allemagne), qui publie des listes de correspondants, destinées à faciliter les échanges internationaux si utiles, de correspondances et de journaux. On peut toutefois regretter un dispersément ; mais ajoutons que la Ligne Mondiale de la Jeunesse (*Weltjugendliga*), fondée en 1919 et dont une section existe depuis peu en Belgique, a entrepris de grouper tous les mouvements similaires, aux fins de constituer

Le livre de l'écrivain allemand Bruno Weil : *Grandeur et Décadence du Général Boulanger* (1) est à relire aujourd'hui. L'Allemagne traverse une crise qui peut être comparée en plus d'un point à cette fièvre du Boulangerisme qui secoua la France vers 1886, menaçant de remettre le feu à l'Europe. D'un autre point de vue, cette lecture n'est pas sans intérêt à l'heure où le nom même de Boulanger revient sous la plume de tant de politiciens, où la formule fameuse de Naquet : *Revision - Dissolution*, est remise à flot par des gens désireux de réduire leur programme politique à celui de ce beau, de ce brave, de ce piloyable général Boulanger. Néo-Boulangerisme ? se demande-t-on. Voilà que les Constitutions sont trouvées trop libérales par ceux-là mêmes qui n'avaient pas cessé de s'en réclamer ! On ne prétend pas nous les enlever comme ça ! Non. Mais on nous les grignote. On lance les ballons d'essai un à un. Déjà on désigne les César. Ils confèrent, en attendant leur heure. Que les Parlements se tiennent bien. On n'en est plus, en certains pays, à badiner avec eux ! Le Boulangerisme n'est pas la carrière sanglante de l'héritage. De par la faiblesse de Boulanger sans doute. Car il ne faut pas oublier la Commune, ni que Boulanger y ramassa des galons dans le sang des Fédérés.

Boulanger était avant tout un vaineux, un sentimental, un passionné. Peu d'hommes jouèrent de la

(1) Ed. Rieder (trad. par L. C. Herbert).

gloire consommée, comme lui de son ascension vers une gloire qu'il ne dev jamais atteindre.

On chantait « l'arseillaise » du Boulangerisme. Sur les boulevards, se vendaient des brochures à deux sous, retraçant la carrière du Général, en termes d'épopée, et se tirait à cent mille ! Un périodique éditait son portrait, et il faisait cinq éditions qu'on s'arrachait. Au salon, les peintres exposaient des Boulanger, dans des attitudes de proconsuls. Les sculpteurs avaient popularisé ses traits. Il n'était pas jusqu'aux confiseurs qui ne modelassent leurs massapainet leurs chocolats à l'effigie du Héros. Au novel-an, on s'offrait des Boulanger en pain d'épice ; aux fumeurs on offrait une pipe à tête « Boulanger » ; aux amateurs d'apéritifs, un amer « Boulanger ». L'aspirant-dictateur était la providence de caricaturistes, des poètes de circonstance. Il n'existait pas moins de 44 portraits de lui ; portraits qui ornaient les vitrines des magasins, les murs des pas humbles logis. Il est partout ce « petit père » : cheval, à pied, en buste, de face, de profil, de trois quarts, argenté, doré, en nickel, en laque, encadré, nguilmandé... Il y a des médailles à son image, despièces de cent sous, des épingles, des verres, mille choses reproduisant ses traits.

Mais c'est surtout la chanson qui lui tailla une légende. On peut mesurer son aune le degré de bêtise que peuvent atteindre les foules prosternées devant un « Sauveur ».

On a voulu — chose étrange — Qu'Boulanger lâchât notre drapeau
Oh ! oh ! oh ! oh !
C'est Boulanger, lange, lange !
C'est Boulanger qu'il nous faut.

Le plus souvent l'ânerie le cède à la provocation stupide :

En avant ! en avant pour la lutte suprême !
Dans le sang allemand donne-nous le baptême,
Et délivrant enfin Starsbourg du joug d'airain,
De nouveau pour jamais plante-nous dans le Rhin !

Bruno Weil donne de cet état d'esprit chacun une analyse qui correspond bien à la texture même de tous les mouvements à la désespérance. Cet état d'esprit, dit-il, c'est celui des mécontents de tous les partis, de tous les fatigués, de tous les déçus, de toutes les ambitions déçues, des imbéciles qui rendent la République responsable des mauvaises récoltes, des niais qui ont gardé l'amour du panache, des malades qui, sans raison, se trouvant mal sur le côté gauche se tournent sur le côté droit... C'est celui des simplistes... qui rêvent qu'un caporal réalisera en cinq minutes les promesses que huit cents députés et sénateurs n'ont pas su faire aboutir depuis tant d'années.

C'est l'état d'esprit de tous les césarismes. Celui qui menace d'embouteiller les voies que le socialisme croyait devoir être siennes sans coup férir.

UN LIVRE D'HENRI GUILBEAUX

Du Kremlin au Cherche-Midi

Nous n'avons pas attendu que la juridiction la plus sévère accordât à Guilbeaux la réhabilitation la plus complète pour exprimer la puissante sympathie que nous éprouvons pour l'homme et pour l'écrivain. Avant que les juges ne se soient prononcés, nous avons pris l'initiative de ce « Message à Guilbeaux » que signèrent plus de cent écrivains et artistes de Belgique.

Voici que la N. R. F. publie : *Du Kremlin au Cherche-Midi* dans lequel Guilbeaux résume une période de sa vie enrichie au contact d'hommes et d'événements marquants : Des hommes comme Lénine et R. Rolland qui tous deux furent collaborateurs de la revue *Demain* ; des événements d'une importance historique tels les congrès de Zimmerwald ou Kienthal. Un témoin nous apporte ses souvenirs sur toute une époque et des faits peu ou

mal connus : les premières manifestations du « défaitisme » en France au début de la guerre, la Suisse devenue centre d'information et de propagande internationaliste grâce à la foule d'intellectuels pacifistes et révolutionnaires qui s'y étaient réfugiés, le fameux départ de Lénine en « wagon plombé », etc.

Durant ces années où Guilbeaux, directeur de la revue *Demain*, se trouvait au centre du combat, il entra forcément en rapport avec la plupart des pacifistes appartenant aux deux camps belligérants. Ceci lui permet de nous apporter des précisions sur l'attitude d'écrivains comme Rainer-Maria Rilke, Stefan Zweig, Em. Verhaeren, etc., et de tracer quelques portraits, tantôt d'une plume fervente comme ceux de Lénine et R. Rolland, tantôt corrosifs, comme c'est le cas pour des Brizon ou des

Lounatcharsky.

Les années passées en Russie, alors qu'autour du grand constructeur de l'U. R. S. S. combattait une équipe de révolutionnaires comme Trotsky, Krasine, Rakovsky, Staline, Kamenev, Zinoviev, alors que la famine s'associait aux généraux payés par l'Entente pour étrangler la révolution, ne forment pas les pages les moins saisissantes du volume.

Ainsi de Paris encore sous le coup de l'assassinat de Jaurès, Guilbeaux nous entraîne dans ses pérégrinations qui devaient aboutir après dix-sept années vécues dangereusement, à la prison du Cherche-Midi et à la réhabilitation que vous savez.

Un beau livre, marqué de cette sincérité, de ce souci de la vérité qui ont déjà joué de vilains tours à Guilbeaux et auxquels, plus que jamais, il semble rester fidèle.

M. ZANKIN.

COURRIER DES ILES

(Desclée-De Brouwer, Edit.)

Le premier numéro du *Courrier des Iles* vient de paraître. Succédant aux *Chroniques du Roseau d'Or*, il prendra dans la spiritualité du monde la place laissée vide par celle-ci.

Dans un essai liminaire s'intitulant « Les Iles », le grand penseur qu'est Jacques Maritain nous situe le programme et la symbolique de cette activité nouvelle où tout n'existera que fonction d'une certaine réalité spirituelle où l'ordre et l'aventure seront appelés à se reconnaître l'un l'autre, « car ces deux vocables, dont chacun est devenu odieux, pris à part, tant ils ont été exploités par l'esprit de clan et de facilité, ne sont plus supportables que

réunis, l'un corrigeant l'autre. »

Il nous plaît d'autre part de constater que cette activité des « Iles » (catholique et non confessionnelle) s'applique à ne reconnaître qu'une réalité supérieure à toute contingence temporelle et qui se détachera de toutes les méprisables petites promissions de l'esprit d'ordre ou de révolte.

En paraphrasant la finale de l'essai de Maritain emprunte au prophète Isaïe, nous terminerons ce signe de sympathie en disant aux « Iles » dont il nous parle : « Iles chantez-vous ce chant nouveau que vous nous annoncez... il y a des hommes qui vous écoutent. »

Marc. EEMANS.

Aux éditions de l'Eglantine

SYNTHESE D'ANVERS

Photos de Willy KESSELS

PAR ROGER AVERMAETE

EN LIBRAIRIE : 35 FRANCS

LES IDÉES ET LES LIVRES

Philosophie, Politique et Littérature

Je poursuis ici aujourd'hui de façon sommaire, l'examen de certains livres « qui, pour des raisons diverses, me paraissent mériter l'attention et auxquels je n'ai pu faire, à mon grand regret dans mes feuilletons critiques, la place qu'ils méritaient. »

DE QUOI S'AGIT-IL ET QUE FAUT-IL FAIRE ?

par J. RENNES (Gutenberg)

Un court et substantiel essai sur la situation actuelle du monde. Analyse rigoureuse d'une crise sans précédent qui affecte la politique, le droit, les mœurs, les rapports sociaux et jusqu'à l'âme de l'homme que l'on est si souvent tenté de tenir pour immuable.

J. Rennes propose à ce marasme des solutions révolutionnaires, de manière un peu vague et confuse à mon gré.

Mais dans l'ensemble, il faut reconnaître à ce livre la valeur d'un document pathétique sur la pensée des hommes les meilleurs d'aujourd'hui.

COURRIER D'EUROPE

par Daniel HALEVY (Grasset)

Quelqu'un raconte ses voyages à travers l'Europe dans ces années troublées, où tout est remis en question, la philosophie, l'art, l'économie et jusqu'au fondement des Etats.

Mais ce quelqu'un, c'est Daniel Halévy.

Nous sommes loin d'être d'accord avec ce penseur. Aussi bien n'est-ce pas de cela qu'il s'agit ici. Mais les prises de vue d'un esprit comme le sien, hâtif, impitoyable, aigu, comment nous seraient-elles indifférentes ?

C'est qu'il s'agit de tout autre chose ici que de simples voyages, — inventaire de paysages, répertoire de portraits. Mais bien plutôt, au hasard des jours d'un examen complet des figures de notre temps, pays, hommes, livres.

Et nous retrouvons ce sens des rapports, cette manière synthétique de penser que nous avons admirés déjà dans la *Fin des Notables* et *Décadence de la Liberté*.

JOURNAL

de Eugène-Melchior de VOGUE (Grasset)

Idée heureuse, au moment où doit se commémorer le cinquantième anniversaire de la mort de Eugène-Melchior de Vogüé, que de publier ce journal.

Eugène-Melchior de Vogüé fut l'un des hommes qui connurent le mieux la politique française, — et singulièrement en ce qui touche la Russie, — dans le dernier quart du siècle dernier.

Ces notes, pleines de mouvement et comme toutes chaudes encore de vie, constituent à cet égard un document inappréciable.

Pour l'historien littéraire et le psychologue, il est pathétique de retrouver ici, dans un véritable abandon, l'esprit auquel on doit cet essai définitif : Le Roman russe et ce roman, si injustement oublié et d'une profondeur pourtant si rare, *Les Morts* qui parlent.

UN MORALISTE LAÏQUE : FERDINAND BUISSON (Alcan).

Des pages judicieusement choisies d'un homme qui a, pour ainsi dire depuis l'origine de la Troisième République jusqu'à la guerre, incarné en France l'idée de laïcité.

Un brillant avant-propos d'Ed. Herriot ; une solide et savante introduction de C. Bouglé.

GOGOL

par Boris de SCHLOESER (Plon).

Gogol : il n'existe peut-être pas de vie d'un pathétique plus profond, plus déchirant, que celle de ce créateur qui, ayant réalisé le monde matériel avec une intensité tourmente, devint un obsédé de Dieu et finit par sacrifier son art à sa foi.

M. Boris de Schloezer a retracé et analysé cette vie avec un courage moral, une rigueur, une lucidité, une minutie, qui donnent à son livre le caractère d'une véritable création.

LUC DURTAIN ET SON ŒUVRE par Yves CHATELAIN

(Les Œuvres représentatives).

Luc Durtain, poète, voyageur, essayiste, apparaît dans ce livre sous la lumière qui lui convient.

Son œuvre s'y trouve analysée avec une méthode dont la rigueur n'est jamais prise en défaut.

Les pages consacrées à l'étude technique de sa démarche poétique, sont, me semble-t-il, quelle que soit la ténuité de leur objet, de beaucoup les plus brillantes.

SOUVENIRS D'UN DETECTIVE RUSSE

par le Général DE KOCHKO (Payot).

Souvenirs ? Ou quelque roman ? On

pourrait s'y tromper. En tout cas, une galerie vivante où apparaissent les types les plus curieux de l'ancienne Russie.

Un pittoresque un peu volontaire d'intrigue policière, qui ne serait pas de mise ailleurs, ajoute à l'attrait de ce livre.

MUSSOLINI EN CHEMISE

par Armando BORGHI (Rieder).

Une préface violente et lyrique de Han Ryner, devant un récit plein de vie et de passion où le Duce apparaît dans un climat cocasse et cruel.

Il ne faut pas demander l'objectivité à ce récit : ce serait exiger de l'auteur une manière d'héroïsme.

Un très beau livre de partisan.

LE ROMAN DE RONCEVAUX

par François DUHOURCAU (Excelsior).

Le Roman de Roncevaux : c'est le titre ancien de la Chanson de Roland.

M. François Duhourcau consacre à ce monument littéraire, un livre dans lequel il mêne avec ingéniosité, l'histoire, la critique et la poésie.

Le moindre attrait de ce livre n'est pas la traduction en langue moderne du poème, où toute la poésie et toute la saveur du vieux texte trouvent un accent nouveau, très émouvant.

Charles PLISNIER.



Le dernier concert Guiler était consacré à l'exécution de concertos à plusieurs instruments. Parmi les premières auditions, la plus intéressante fut la création à Bruxelles du Concerto pour chant principal, deux violons, orgue et quatuor de S. Szarzynski, compositeur polonais de la fin du XVIIIe siècle. Cette œuvre a un caractère de calme et d'élévation.

Le Concerto pour quatre violons et orchestre de Leo, est dans le style italien propre à faire valoir les différents instrumentistes.

M. Charles Hens improvisa suivant l'ancien usage, un adagio au cours du concerto pour orgue et orchestre de Haendel.

Jamais concert ne réunit un tel nombre de solistes. Mlle Dauby, cantatrice, Mmes Mathys, Closson-Webb, violonistes, Mmes Lykoudi, Hennebert et Solheid, pianistes, M. Hens, organiste, MM. Likoudi et Ysaye furent les vedettes du programme.

M. Defaux a dirigé un concert de gala au profit de l'œuvre de secours aux artistes musiciens. Programme consacré en partie aux œuvres de l'école russe et en partie à Richard Wagner: La marche funèbre de « Siegfried », l'ouverture des Maîtres Chanteurs, et deux airs du Tannhäuser, interprétés par M. Roosen.

Malgré tout le talent que M. Collaer mit à défendre une Sonate en fa majeur, de George Auric, au concert Pro Arte, cette composition parut moins intéressante que ce que Auric nous a accoutumé d'entendre de lui. Il s'y laisse aller à la facilité et à des développements assez vains. La personnalité de Strawinsky domina tout le programme. Les Trois pièces pour clarinette, instrument cher à l'auteur du Sacre du Printemps, n'ont rien perdu de leur valeur et le Piano Rag Time s'avère aujourd'hui encore une œuvre de premier plan. Les Chansons Gaillardes, de Poulenc, s'écourent avec infiniment de plaisir et le Trio pour alto, saxophone et piano d'Hindemith, donné en première audition est une page complète et bien équilibrée.

Le concert donné par Ray Ventura et ses Collègues relève du music-hall plus que du jazz musical. Les parodies et les sketches étaient réussis.

M. Kleiber s'est révélé à Bruxelles l'an passé. Il vient de diriger à la Société Philharmonique, le premier concert consacré à l'exécution intégrale des neuf symphonies de Beethoven. Ce concert dont le programme ingrat comprenait les deux premières symphonies, c'est-à-dire celles qui sont le plus fortement influencées par Mozart et par Haydn, s'avéra des les premières mesures comme un inoubliable régal d'art.

M. Erich Kleiber dirige son orchestre avec la plus grande sobriété de gestes, ce qui ne l'empêche nullement d'être extrêmement attentif aux moindres nuances.

Une connaissance approfondie de la note et tout spécialement de l'esprit des œuvres jouées lui permet de restituer aux symphonies de Beethoven, leur pureté et leur grandeur. M. Kleiber néglige les effets faciles pour s'en tenir à une application stricte du texte beethovenien, mais il y met une telle richesse vitale que les applaudissements partent spontanément le récompenser de ses beaux efforts.

L'Ouverture de Léonore n. III est un véritable drame musical, on croit l'entendre pour la première fois. Cette interprétation admirable n'est pas du Beethoven vu par Kleiber, mais le résultat de ses travaux et de l'amour profond qu'il porte avec une piété filiale à l'œuvre de Beethoven.

Entre les deux symphonies, le quatuor Pro Arte a joué avec la clarté qui lui est habituelle, le Dixième Quatuor de Beethoven.

J. WETERINGS.

Calendrier des concerts

Jeu. 9 mars.
20 h. 30: Deuxième séance: audition intégrale des quatuors de Beethoven. Quatuor Pro Arte: MM. Onnou, Halleux, Prévost et Maas. Op. 18 n. 3, op. 130 n. 13, 17, op. 133 n. 9, op. 59 n. 3 (Grande salle du Palais des Beaux-Arts).
20 h. 30: Récital de chant donné par Mlle Paulette Justus, avec le concours de Mme Scaples, pianiste (Salle de Musique de Chamb. du Palais des Beaux-Arts).
Vendredi 10 mars.
20 h. 30: Trio Filomusi: œuvres de Mozart, Delannoy, Harsanyi, Honegger, Toch et de Bourguignon (Conservatoire).
Mardi 14 mars.
20 h. 30: Troisième séance: audition intégrale des quatuors de Beethoven. Quatuor Pro Arte. Op. 18 n. 2, op. 135 n. 16, op. 18 n. 4, op. 95 n. 11. (Grande salle du Palais des Beaux-Arts).
Mercredi 15 mars.
20 h. 35: Concert Georges Pitsch (Conservatoire).

L'Atelier de la Grosse Tour

21, rue de la Grosse Tour (place Stéphanie) Bruxelles

Gabrielle Bedoret (GOUACHES)

Charles Leplae (SCULPTURES)

VAN SCHELLE TENNIS SPORTS NATATION PING-PONG
48, RUE DE L'ÉGLISE - BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYSER - ANVERS



UNE SOIRÉE A RATAILLON

Vous connaissez certainement le Rataillon. Tout le monde connaît le Rataillon. Cela ne veut pas dire que la foule se presse à chacun de ses spectacles. Mais on en parle, ça fait bien. C'est un laboratoire de théâtre: le mot a de l'imprévu, il plaît assez. Je vous conseille pourtant d'y aller un soir — par curiosité. Il perche tout là-bas, du côté des Etangs d'Ixelles, au 125 de l'avenue de l'Hippodrome. Il n'est pas plus grand que votre cuisine et votre salle à manger réunies. Mais qu'à cela tienne! Il y a un bon gros poêle dans un coin avec une grosse buse qui rejoint le plafond. Par exemple, si vous ne voulez pas que le feu s'éteigne pendant la représentation, je vous conseille de mettre vous-même du charbon dessus. Albert Lepage, qui est directeur du théâtre, auteur de la pièce, metteur en scène et acteur principal, ne pas entretenir, par dessus le marché, la flamme qui doit vous donner la chaleur. Vous comprendrez cela certainement.

On a bien du temps pour échanger des impressions au Rataillon. D'abord une demi-heure avant la représentation. On vous dit: « Le spectacle commencera à 8 h. 30 précises. » Vous vous présentez à l'heure dite, essoufflé d'avoir couru, et à 9 heures le rideau se lève sur le premier acte. Oh! pas pour longtemps: 20 minutes à peine. La même chose se produit pour les deux actes suivants, si bien que vous ne savez plus si vous assistez à une pièce coupée d'entr'actes ou bien à un entr'acte agrémenté de quelques intermèdes.

La partition de Willem Pelemans masque le quart de la scène, mais nul ne vous oblige à vous placer derrière lui. Les musiciens, en smoking, sont rangés contre le mur de droite. Les spectateurs — qui sont bien cinquante, vous pouvez m'en croire — occupent les quelques dix bancs qui encombrent la salle. Et puis, vous savez, on est tous des petits amis au Rataillon. C'est un public en or. Il y a la famille du costumier, celle du décorateur, celles du compositeur et des acteurs. Il y a aussi quelques autres personnes qui, depuis trois ans, suivent avec sympathie les efforts de cette petite troupe vaillante dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle a la foi.

Rataillon offrirait donc ce soir-là son dix-neuvième spectacle. On donnait La Soie du Rouge-Pierre, légende flamande sur un thème oriental d'Albert Lepage. Nous attendrons, pour juger cette pièce, qu'elle soit donnée dans de meilleures conditions. Elle eut énormément de succès, vous pensez bien. Mais nous, qui ne sommes pas de la famille, et que l'amitié n'aveugle pas encore, nous conservons notre pleine indépendance de jugement et de critique. Laboratoire de théâtre, c'est très bien. Mais le docteur, que je sache, n'invite pas ses malades dans son laboratoire. Il ne vient à eux qu'avec le résultat définitif de ses recherches. Voilà où apparaît pour nous l'insuffisance du Rataillon. Ses intentions sont excellentes, mais il n'a pas les moyens de les réaliser. Les acteurs ne peuvent bouger sur cette scène trop exigüe. Les costumes du peintre Jean De Landtsheer sont dessinés avec originalité, fantaisie, imprévu. Mais que de papier, de carton, de punaises et d'épingles de sûreté! Les décors sont brossés d'une manière par trop naïve et rudimentaire. Quant aux acteurs, mon Dieu oui, quelques-uns ne jouent pas trop mal: Zosia Heyman, Jean Louquet, André Gevrey, Lucien Van Speybroeck, Lepage... Il y a aussi la petite Alice Lepage qui, en coq de bruyère, vous a un petit air canaille tout à fait charmant. Mais cela ne suffit point, vous en conviendrez, à composer un spectacle complet et impeccable.

AU PARC.

CHAMBRE D'HOTEL

On ne se figure pas tout ce qui peut se passer dans une chambre d'hôtel d'une petite ville de province: l'adolescent qui tremble au seul de sa première aventure, la femme désespérée que la police harcèle, des mercantis de la politique préparant la prochaine campagne électorale, ménages en vacances dans la joie et la belle humeur, départ du bel officier de marine auquel la petite serveuse s'est donnée par amour, dernier orage entre le gigolo insolent et sa mère matrasse, triomphe d'un Prix de Beauté qui se prépare bien des déshonnestés, drame des vicieux parents que la mort tragique de leur fils appelle dans la ville, confidences de jeunes mariés achevant leur voyage de noces, propositions cyniques de commis voyageurs en mal d'amour et de clients... Tous ces visages et toutes ces âmes se succèdent dans cette chambre d'hôtel toujours pareille avec son papier rose et son armoire à glaces, son lit sinistre et son petit radiateur. Dramas brefs et scènes charmantes. Amour tendre et amour véniel. Insouciance et désespérance. Toute la vie enfante!

Pierre Rocher, en ces douze scènes se déroulant dans un décor unique, a capté la vie vraie et multiple avec le seul souci de ne point la déformer. Il y a réussi admirablement. C'est de la photographie sans retouche. Avec quel talent il donne à chacun son langage, sa mentalité, son secret. Quelle justesse et quelle minutie dans le dessin de ses personnages. Talent souple et varié que le sien. Qui dira ce qui se cache derrière les scènes si différentes qu'il nous offre — les unes brutales, les autres tendres, celles-ci empreintes d'un réalisme presque choquant, celles-là doucement romanesques.

Il faut retenir surtout la scène où l'on voit deux ménages en vacances. Ils s'entendent à merveille à l'allée, révent tous quatre d'escapades communes, de randonnées dans le soleil. Mais au retour, hélas! les voilà désunis. Ils se chamaillent, se jalourent, et rejouent la scène à l'envers. Ludy Sambli, qui vit cela avec Janine de Vally, Auzat et Mathis, a fait sensation par son jeu exubérant, rapide, nerveux et sûr. Voilà enfin un rôle digne de son talent. Son succès personnel fut très vif.

Il y a aussi la scène de la petite grue sympathique et du jeune homme troublé que jouent avec finesse Paule Claude et Rambert. La scène émouvante des vieux si sobrement vécue par Annie Ca-

riel et Mondellot. La scène des jeunes mariés qui, sans être pessimistes, ne voient pas cependant la vie comme on nous l'offre au cinéma. Presque tous les tableaux seraient à citer à des titres divers.

Et puis quelle merveilleuse nouveauté que celle d'une pièce sans vedette. On n'a pas à souffrir l'insupportable présence de quelque calotin au nom sonore ou de quelque étoile en papier argenté. Des acteurs, des vrais, des modestes, qui n'ont d'autre souci que celui de remplir leur rôle avec conscience et vérité. Les vedettes, le plus souvent, ne servent qu'à masquer l'indigence du texte. Elles n'étaient pas nécessaires ici.

Je veux les citer tous parce qu'enfin, cette fois, ils sont à l'honneur. En plus de Lady Sambi, Janine de Vally, Annie Cariel, Paule Claude, Auzat, Mathis, Rambert et Mondellot, on applaudit le talent éprouvé de Madeline Barrès et Floria, de Raymond Lyon, Demorange, Tapie et Brévilles, sans oublier Eve Rayzal et Jaïn (la femme de chambre et le garçon d'étage) qui sont comme la commère et le compère, soudant les uns aux autres les différents sketches de cette revue dramatique.

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS.

LA FEMME SILENCIEUSE.

Cette affiche, et aussi certain communiqué paru dans la presse quotidienne, nous avaient éblouis: le théâtre de l'Atelier qui est un des meilleurs théâtres dit d'avant-garde de Paris, venait jouer sur la scène des Beaux-Arts une comédie de Ben Jonson, adaptée par Marcel Achard et mise en scène par Charles Dullin. Les décors et les costumes étaient de Jean-Victor Hugo et la musique de Georges Auric. Tous ces noms, à des titres divers, nous faisaient rêver. On pensait à ce merveilleux Volpone que le Parc nous révèle: voici deux ou trois ans. On pensait au meilleur Achard, celui de Malborough et de Jean de la Lune. On pensait à cette musique piquante et si originale qu'Auric nous a révélée. On pensait surtout aux réalisations souvent intéressantes de Dullin, amateur et rénovateur du théâtre moderne.

Eh bien, dès le premier acte, nous avons dû déchanter. On sentait que les spectateurs, venus là très nombreux avec d'excellents souvenirs et l'espoir d'en recueillir de nouveaux, éprouvaient à la fois de l'étonnement et du regret. Ils s'attendaient à mieux. Le rideau tombait sur la fin d'un acte, et les applaudissements ne partaient pas. Il y avait une hésitation assez longue, puis quelques-uns, par habitude ou par courtoisie pour les acteurs, applaudissaient faiblement. On ne peut pas dire que ce fut un succès.

Les comédiens de l'Atelier se désolent cependant avec beaucoup d'esprit et d'entrain. Il n'y a que des éloges à adresser à Mmes Gerber, Atanasiou et Toinon, ainsi qu'à François Vibert, Lucien Dubosq, Bercher, Allibert et Ky Duyen, mime étonnant. Les costumes de velours aux couleurs tendres évoquaient à ravir ce seizième siècle anglais qu'illustrèrent Shakespeare, Marlowe et Ben Jonson.

Robert de Flers a pu dire de La Femme Silencieuse: « Il y a une singulière ressemblance entre le ton de cet ouvrage et celui des pièces de Molière »; Edmond Sée a pu remarquer que « Molière, qui devait beaucoup à Plaute et à Terence, ne devait pas ignorer non plus Ben Jonson »; nous n'aimons point, quant à nous, le jeu de ces comparaisons qui ont toujours quelque chose d'arbitraire et de choquant.

Hé oui, l'on pense à Molière en écoutant Ben Jonson, mais cela ne signifie nullement qu'on y prend le même plaisir. L'histoire de cet homme qui déteste le bruit au point de ne vouloir épouser qu'une femme ne disant pas plus de six mots par jour, ne nous amuse pas beaucoup. Un monsieur, près de nous, disait en s'en allant: « C'est par trop naïf! » Nous ne pourrions mieux résumer notre opinion sur ce spectacle durant lequel, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pas ri souvent.

Marcel DEHAYE.

SPECTACLES

AU PARC

La Dame de chez Maxim.

ALHAMBRA

Jeanette Mac Donald et sa troupe.

PALAIS D'ÉTÉ

La célèbre opérette: Les Cloches de Corneville. Matinée: samedi, dimanche et jeudi.

MOLIÈRE

Le Bossu, le grand drame de cape et d'épée, de Paul Feval.

CONFÉRENCES

Sous les auspices du Cercle Moderne de Psychologie et de Sexologie, le docteur Pierre Vachet donnera une conférence sur ce sujet: « Les troubles sexuels et leur traitement psychotérique », le jeudi 9 mars, à 20 heures, à la Grande Harmonie. Prix d'entrée: 5 francs.

Sous les auspices du Cercle Moderne de Psychologie et de Sexologie, le docteur Pierre Vachet donnera une conférence sur ce sujet: « Les troubles sexuels et leur traitement psychotérique », le jeudi 9 mars, à 20 heures, à la Grande Harmonie. Prix d'entrée: 5 francs.

Dimanche 12 mars, à 11 heures, 30, rue de la Ruche, Schaerbeek, conférence sur l'Efficiencie, par MM. Marcel Cullus et Jean Charles, sous les auspices des Elèves diplômés de l'École Industrielle et Professionnelle de Schaerbeek.

VAN SCHELLE CUIR CREPE USKIDE
Rassemblement Instantané
48, R. DE LA MONTAGNE - 231, CH. DE WAVRI
167, CH. DE GAND, 167

AVIS AU LECTEUR

Le prix de l'abonnement au Rouge et Noir est actuellement de 36 francs jusqu'à fin 1933, à venir au C. C. P. 2883.74.

Club de l'Ecran

MARDI 14 MARS à 20 h. 30

au CASINO

38, chaussée de Louvain, 38 (place Madou)

Reprise du célèbre film de G. W. PABST:

LA RUE SANS JOIE

au même programme on reprendra le film de LOUIS DELLUC:

FIÈVRE

et un film de Jazz:

YAMEKRAW

du compositeur nègre JAMES P. JOHNSON

BALCON 8 fr. - memb. 5 fr. FAUTEUIL 10 fr. - membre 7 fr.

Le 28 mars au CINE BLAES, rue Jaelz, 208, reprise du film de P. JUTZ: L'enfer des pauvres



jane Labie
12^e avenue Louise
bruxelles

PRÉSENTE ACTUELLEMENT SES CRÉATIONS D'AVANT - GARDE

LE CINEMA

GRAND HOTEL

Le cinéma, bonnes gens aveugles ou trop naïfs, ce n'est plus l'art magique des images animées, ou si peu! ce n'est plus von Stroheim, Pabst, Chaplin, René Clair, ces enchanteurs d'hier dont vous acceptiez aujourd'hui le silence forcé! Le cinéma c'est, à présent, MM. Vandal, Delac et autres Erich Pommer, Will. Hays, « tzar » du cinéma américain, les sociétés, les trust, c'est une machine trop bien domestiquée à vous prendre un louis pour un peu de ce rire naïf qu'on vous offre, pour un théâtre dénaturé, pour l'ennui morne de toute une production d'une triomphante ineptie.

Bonnes gens que ces discours effrayent, moutons de Panurge de ce cinéma lamentable et bavard, un film vous donne céans un exemple frappant de ce service. Un film? non, une splendide symphonie publicitaire, jouant sur toutes les cordes à la fois. Pensez donc: sept grandes vedettes (au moins) dont chacune, en des temps plus cléments, eût suffi à faire d'un film une pièce de choix. Un sujet d'envie: celui d'un livre captivant à plus d'un titre. Enfin, pour épices, ces vingt trucs éternels éternellement féconds: concours de ressemblances, troublant l'âme de fillettes en mal de gloire; textes alléchants, tambours, trompettes, et tout, et tout. Ils viennent! Les voilà! Qui? Mais lui, Eux enfin, Greta Garbo, Joan Crawford, les Barrymore (deux pour le prix d'un seul), et les autres!

Cédez à l'appel du démon, votre curiosité ne sera pas déçue: voici John Barrymore, gigolo quinquagénaire, roulant yeux et épaules, et Lionel, grimé comme pas un, flanqué d'une voix d'enfant qui mue (mystères du dubbling!). Voici aussi, il est vrai, l'admirable Garbo, rarement meilleure (mais où sa voix?). Voici Joan Crawford, riche de charme (mais encore!), très « éternel féminin ». Voici écartelée, l'œuvre de Vicki Baum... Voici Grand Hôtel!

Un film d'une monotonie sans recours, laborieuse, mécanique. Tout y est sacrifié au sujet, mais avec quelle sauvagerie banalité je songe à l'admirable Arrowsmith de John Ford, d'après Sinclair Lewis, grandissant, dépassant le livre, et gardé si jalousement au secret).

Allez voir Grand Hôtel.

Si le visage bouleversant de Greta Garbo, la moue inoubliable de sa bouche merveilleuse suffisent à vous faire perdre deux heures, alors, vous ne le regretterez pas...

LE CAPITAINE DE KOPENICK.

Il faudrait le crier sur les toits: cette poésie profondément humaine, cette union étroite du rêve et du réel dont nous attendions vraiment d'un certain cinéma qu'il nous donne le spectacle troublant, l'œuvre de Richard Oswald, enfin, nous l'apporte dans sa magnificence émouvante.

Nous ne saurions de sang-froid laisser passer en silence parmi nous un film tel que le Capitaine de Köpenick, dont, plus encore que la valeur purement cinématographique, nous touche la profondeur humaine.

Un homme, Wilhelm Voigt, subissant un destin qui le pousse à une activité presque gratuite et dont l'outrance seule pouvait défendre la vraisemblance. Sorti de prison après 27 ans de réclusion, nous voyons Voigt subir comme un coup de massue le refus du passeport qui lui permettra de passer la frontière et de gagner son pain. Dès lors, toute faculté de contrôle sur ses actes abolie en lui, nous le voyons agir presque automatiquement, s'affublant d'un faux uniforme, réquisitionnant un détachement de soldats, se rendant avec eux, au petit jour, à Köpenick, envahissant l'hôtel de ville, arrêtant le bourgmestre, enlevant la caisse, dans une sorte d'inconscience éveillée. Ce qu'il veut, c'est un passeport. Et Köpenick n'a point de bureau affecté à cet ordre. Dès lors l'étonnant édifice de Voigt s'écroule, et, secouant par le monde l'immense éclat de rire que l'on sait, s'en retourne en prison, du même pas saccadé d'automate, sous la promesse que, cette fois, son passeport est à ce prix.

De l'étonnante figure de Voigt, Max Adalbert a su faire, avec plus que du talent, cette composition qui nous touche au fond de l'âme, d'un homme entièrement asservi à un rêve, et traversant les événements qu'il déclanche avec ce regard bouleversant de fantôme.

Le Capitaine de Köpenick: moins qu'une comédie, une troublante tragédie qui nous entraîne à d'insoupçonnables profondeurs dans l'univers intérieur d'un homme dont le souvenir, pour nous, n'est pas près de s'éteindre.

BOUDU SAUVE DES EAUX

Un film d'une qualité rare (je m'entends).

Il faut avoir vu Michel Simon, dans le rôle du vieux clochard cynique jusqu'à l'inconscience, crâneux et lubrique, jusqu'aux frontières de la folie.

Il faut avoir vu, à son tour, Boudu, dépenaillé, donnant au quidam dont il garde la voiture cent-sous qu'il vient de recevoir, « pour s'acheter du pain », se jetant dans la Seine, injuriant son sauveur, s'installant chez lui, saccageant sa demeure, malmenant sa bonne, violant sa femme, gagnant à la loterie, et le jour de son mariage avec Anne-Marie (la bonne) se rejetant à l'eau, s'en tirant tout seul, et repartant enfin sur les routes avec, pour bagage, son inconscience sublime.

Un sujet, dont le baroque nous séduit à l'extrême.

Un acteur au jeu étonnant, déchainé, nous communiquant cette ivresse étrange qui le conduit.

Un metteur en scène, Jean Renoir, au talent jamais mieux employé, savoureux et fruste à la fois.

Soit: un film hirsute, magnifique ou idiot, ne souffrant pas de discussion. Dommage que « chef d'œuvre » soit si souvent mal employé...

Un grand film... Mais est-ce bien cela?

G. DERYCKE.

STUDIO
Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein
5^e Semaine du SUCCÈS IMMENSE
Au delà du Rhin
Politique, le Sport et le Nudisme en Allemagne

Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

DEUXIEME SEMAINE



LE PALAIS DU CINEMA

MATER DOLOROSA
LE CHEF D'ŒUVRE D'ABEL GANCE

Se film le mieux joué de l'année
ENFANTS NON ADMIS

CARREFOUR

5, Place Madou, Bruxelles

Un film extraordinaire

Le Capitaine de Köpenick

de Richard Oswald

Places depuis 4 francs

A la Tribune libre, mercredi dernier

Kardec contre Kardec ou l'envers du spiritisme

Nous sommes allés à cette soirée, comme à un spectacle.

On nous avait dit, en effet, que M. Marcel Kardec, de Paris, non seulement discuterait, proposition par proposition, le spiritisme (cette religion un peu obscure, et qui voudrait bien atteindre aux proportions de l'Université) mais encore qu'il nous présenterait les « trucs » des médiums les plus célèbres, et qu'il expliquerait en détail le rite spirite, en y ajoutant toutes les explications que l'on voudrait.

Aussi, dès l'entrée de la Salle de la Grande-Harmonie, et comme le coup de gong traditionnel ouvrait ce débat, cherchions-nous les premiers détails de la parodie.

Dans la salle, évidemment la grande assistance — le spiritisme étant un de ces sujets...

Et sur la scène, il n'y avait, derrière la longue table rouge et noire, que le seul monsieur Kardec, lequel assurément — avec sa barbe d'esthète, et son vêtement noir de magnétiseur emprunté au temps de la Goulue — nous était très agréable à la vue, mais ne laissait pas supposer tout de suite qu'il serait... follement amusant, ou mystérieux.

Sauf votre respect, croyez-le bien, Messieurs, les spirites et métapsychistes... Nous voulons dire, en faisant d'aussi minces réserves sur un sujet aussi grave, que nous n'aimons pas à la Tribune libre que l'on soit trop long, que l'on fasse de longues professions de foi trop abstraites, que l'on ne sache pas enfin nous faire aimer ou détester tout de suite quelque chose.

D'ailleurs, M. Marcel Kardec, quand il se leva, avait parfaitement saisi ces nuances. Et ses premières paroles — sans doute parce que, pour le prononcer, il s'avança jusqu'à la herse — nous firent soudain découvrir ce que nous cherchions, et nous rassurèrent.

Il y avait, en effet, à l'arrière-plan du plateau deux ou trois tables minuscules, rondes comme vous le pensez (puisqu'il s'agissait de les faire tourner), l'une ou l'autre étant recouverte de noir, et supportant une vieille roue à côté d'une sorte d'encensoir. « Madame Kardec », comme on la nomma, attendait auprès de ces fétiches de les mettre en branle, au moment particulier où la voix et le geste, et la conclusion de son mari l'exigeraient...

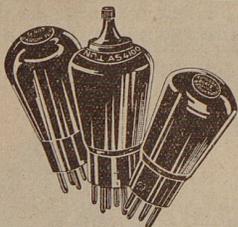
Ceci posé, M. Marcel Kardec avait alors engagé à lui seul un beau duel oratoire, à l'avant-scène avec tous les spirites et tous les médiums du monde. Puis il se mit à tordre un à un, avec raffinement, les fleurons de leurs couronnes...

Quel camouflet le Spiritisme — prêtres et rites — aura reçu, mercredi dernier, à cette tribune libre du Rouge et le Noir!

Certes, nous avions été plus d'une fois documentés sur la question, au cours d'autres débats. Mais jamais encore un accusateur, de la science de M. Marcel Kardec, n'avait à ce point malmené le squelette fantomatique et perturbateur de consciences d'Allan Kardec, et par voie de conséquence au Spiritisme tout entier.

Car c'est Allan Kardec qui a, pour ainsi dire, créé le Spiritisme. Et malgré que son petit-fils (mais oui, M. Marcel Kardec lui-même, qui narre les circonstances étranges de cette filiation, dans son livre *Les exploités des morts* (1) apporte à défendre la mémoire et le beau visage de l'aïeul, toute la mesure désirable, il n'en ressort pas moins de son exposé que le panneau dans lequel tomba le savant, à l'époque où Hypnotisme et Magnétisme (c'est un point à ne pas oublier) développaient merveilleusement leurs assises expérimentales, a subi

(1) 1 vol., 10 fr. Impr. du Nord, 8, Gr.-Place, Lille.



TUNGSRAM

Ind. H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.

ouvert la porte pour l'avenir à l'expansion méthodique de la doctrine.

Est-ce à dire d'ailleurs aujourd'hui que nous prétendions réduire à zéro quelques belles expériences concluantes de métapsychisme, même spiritique, et que cette question du Spiritisme, dans son essence et dans ses buts, soit désormais réglée?

Mais non, bien sûr: il ne s'agissait ce soir — et cela s'applique à toutes les religions — que de stigmatiser une catégorie de spirites, que le confrencier appelle « les exploités des morts » (la plupart sont réputés médiums) qui mentent, volent et tuent... d'éternels moutons de Panurge sommairement préoccupés d'au-delà. Et pour le reste, M. Marcel Kardec avait posé en principe, au début de sa conférence, « qu'il serait téméraire ou quelque peu prétentieux, dans l'ignorance où nous sommes de l'au-delà, de nier certains phénomènes dont le plus matérialiste des matérialistes ne peut donner une explication rationnelle ».

Dont acte, auraient dû penser tous les auditeurs. Mais il en est de beaucoup de spirites, comme de tous les fanatiques.

A peine M. Kardec avait-il terminé son préambule — sur le rappel de l'aventure burlesque du professeur Riché, à Alger, et de quelques autres mauvais pas de « clercs » (et comme on ouvrait le débat public) qu'un médecin (paraît-il, mais hélas! que n'avait-il cité son titre!) bondit sur la scène et s'éleva violemment contre le « monsieur anonyme » qui venait de parler.

Il n'était pas anonyme, lui, et il avait des titres, lui (celui de médecin, figurez-vous).

Quelqu'un l'interrompit dans la salle: — Mais il y a un réel danger à laisser exercer des médecins de votre espèce, de dangereux médecins spirites!

Et le médecin spirite tonitruait toujours: — On a voulu insulter au Spiritisme, on a parlé d'exploiteurs, de voleurs, et même d'assassins (M. Marcel Kardec venait, en effet, de signaler de nombreux cas de « messes noires » où le meurtre avait sanctionné les invocations aux esprits)...

Mais est-il nécessaire de montrer de quel côté ils se trouvent?... Jamais un spirite sincère n'a exploité qui que ce soit, il agit toujours au contraire pour un motif humanitaire et avec désintéressement... C'est ce monsieur anonyme qui...

Sur ces derniers mots, répétés inutilement, la salle enfin se fâcha, et ce fut son tour d'être désigné avec une égale inconvenance par les termes « d'individus hostiles », « d'assistance bien connue », etc. Puis le médecin spirite retourna à sa place pour assister (quelle désillusion!) au rite complet d'une séance de centre spirite où M. Kardec se trouvait être, cette fois, le médium.

Et vraiment, ces démonstrations étaient si lumineuses (et si « incontrôlable », elle aussi, aurait été la manière de M. Kardec, s'il ne nous avait prévenu à l'avance qu'il usait de « trucs ») que nous nous demandons ingénument, à cette heure, comment certains médiums, si simplement imitables, peuvent encore gagner de quoi vivre autrement que par le truc des petites annonces... ERGO.

Au Club du Faubourg

Judi 9, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, les orateurs aveugles Marcel Bloch, avocat à la Cour, président des Aveugles civils, Georges Scapini, député, président des Aveugles de guerre, dans l'émuant débat sur *Evasion*. Et débat d'actualité sur *Les Allemands veulent-ils la guerre ou la paix? Mise en accusation d'Hitler*.

Samedi 11, Crystal-Palace, à 14 h., le procès de police Morain fera des déclarations sensationnelles sur *Les crimes passionnels et le revolver*. Présentation de *La Bête Rouge*, avec le célèbre écrivain Henri Duvernois.

Mardi 14 mars, Salle Wagram, 20 h. 30, séance extraordinaire. *La boxe féminine*, avec la boxeuse blanche Renée Tamary contre la boxeuse noire d'Alal, *L'Art d'embellir son corps*, avec expériences par le professeur Bitterlin. *La Danse*, avec la danseuse Lina Desart. *Le nouveau savoir-écrire*, avec Paul Reboux. *La coiffure féminine*, par Komol. *L'Élection de Mademoiselle Paris 1933*.

Tous renseignements au Faubourg, 155, boulevard Péreire, Wagram 71-44.

Tribunes libres de Belgique

En plus de la Tribune libre d'Anvers, dont l'inauguration au lieu demain soir, nous enregistrons avec plaisir l'affiliation à la Fédération des Tribunes libres (une Tribune libre à Vervier: L'Iris.

Voici donc la liste complète des tribunes libres régulièrement affiliées, fonctionnant à ce jour en Belgique:

Fédération internationale des tribunes libres

Président: Léo POLDES, directeur-fondateur du Club du Faubourg de Paris, 155, boulevard Péreire, Paris (17^e).
Délégué pour la Belgique: Pierre FONTAINE, directeur-fondateur du Rouge et Noir, 12, rue des Colonies, Bruxelles.

TRIBUNE LIBRE DE BRUXELLES LE ROUGE ET NOIR

Président: Pierre FONTAINE, 12, rue des Colonies, Bruxelles.

TRIBUNE LIBRE DE LIEGE

LE RING

Secrétaire: Mlle BOREL, 13, rue de Spa, Liège.

TRIBUNE LIBRE DE GAND

LES DEBATS

Présidents: Simon LISSAGORSKY et José VIAL, 59, rue des Noeux, Gendbrugge (Gand).

TRIBUNE LIBRE DE BRUGES

COMEDIA

Président: Dr BOURGUIGNON, 6, quai Spinola, Bruges.

TRIBUNE LIBRE DE SERAING

L'ESCRIME

Président: Marcel CLEMEUR, 44, rue de l'Industrie, Seraing-sur-Meuse.

TRIBUNE LIBRE D'ANVERS

L'HOMME NOUVEAU

Président: Edmond TERFVE, 57, Rempart Sainte-Catherine, Anvers.

TRIBUNE LIBRE DE VERVIERS

L'IRIS

Président: Armand CARABIN, 29, rue Saint-Remaclé, Verviers.

Rappelons que toutes ces tribunes fonctionnent régulièrement suivant les méthodes de la Fédération. Les débats ont lieu durant toute la saison, d'octobre à juillet, une fois par mois au minimum. La liberté de parole est toujours absolue. Chaque tribune est autonome. L'affiliation à la Fédération est purement morale et gratuite. Pour toutes demandes de renseignements concernant une tribune particulière, s'adresser directement au siège de cette tribune. Pour toutes demandes de renseignements concernant l'ensemble des tribunes belges, ou pour l'affiliation d'une tribune dans les villes belges où il n'en existe pas encore, s'adresser au Rouge et Noir, 12, rue des Colonies. Les correspondants seront bien aimables de joindre un timbre pour la réponse.

Le restaurant français idéal

A LA VILLE DE LISIEUX

Léon Legay Petite rue des Bouchers, 30

La meilleure cuisine

Le meilleur marché

SES PLATS DU JOUR:

Lundi: Mironton, 4,50; Veau printanier, 5,50.

Mardi: Blanquette de veau, 5,00.

Mercredi: Cassoulet, 8,00.

Judi: Bœuf bourguignon, 4,50; Saucisses de Toulouse, 4,50.

Vendredi: Poissons variés, Veau Marengo, 5,00.

Samedi: Petite marmite, 6,50; Rogons sautés Madère, 6,00.

Dimanche: Petit salé, 5,00; Gigot brulé, 6,50.

SPECIALITES:

Tripes à la Mode de Caen, 5,00; Jambon de Reims, 3,00; Pied de porc grillé, 2,00; Tête de veau française, 6,50. Etc.

BOISSONS:

Vin rouge ou blanc: le carafon, 3,25; la chopine, 6,50; le litre, 8,00. Vins à la carte.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie 81, rue de la Madeleine Prix d'entrée: 5 francs.
ou en la salle des Huit Heures 11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée: 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir cette saison est de 30 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.).

Mercredi 8 mars, à 20 h. 30 précises
EN LA SALLE DES HUIT HEURES
11, PLACE FONTAINAS

L'éminent savant, docteur Pierre VACHET, de l'Ecole de Psychologie, de Paris, de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, ouvrira le débat sur

La femme et l'amour

La femme est-elle dominée par son cœur, son esprit ou ses sens? — La sensualité et l'amour féminin. — La femme est-elle plus amoureuse que l'homme? — Est-elle plus fidèle?

La contradiction sera assurée par: les écrivains Paul BAY et Fernand RIGOT.

Prix d'entrée: 4 francs

Mercredi 15 mars, à 20 h. 30:

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

Le remarquable orateur Philippe LAMOUR, avocat au Barreau de Paris

traitera de ce sujet:

LA REVOLUTION CONTRAIREE

Que se passe-t-il en Allemagne? — Des étapes d'une révolution contrairee. — Le prolétariat a-t-il laissé passer son heure? — Hitler gardera-t-il le pouvoir? — Moralités. — Perspectives.

Mercredi 22 mars, à 20 h. 30:

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

L'écrivain pacifiste, le poète Henri GUILBEAUX

ouvrira le débat sur ce sujet:

L'INTELLIGENCE ENCHAINEE

POUR SUIVRE: Des débats sur l'AMINISTIE, sur le JAZZ, etc., etc.

Tribune libre d'Anvers L'HOMME NOUVEAU

57, Rempart Ste-Catherine, Anvers

Judi 9 mars, à 20 h. 15

dans la salle du 1^{er} étage du Grand Café des Billards, 12, rue Breydel.

Débat d'inauguration sur ce sujet:

Dieu existe-t-il?

Orateurs inscrits:

M. Alex VAN DER HORST, professeur de théologie, qui défendra la thèse: Dieu existe;
M. Hubert COLLEYE, journaliste, qui défendra la thèse: Le Dieu des Chrétiens existe;
M. Jean MALLINGER, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, qui défendra la thèse: Dieu n'existe pas.

Sous la présidence de:

M. Pierre FONTAINE, directeur de *Le Rouge et le Noir*, délégué pour la Belgique de la Fédération Internationale des Tribunes libres. Entrée générale: 3 francs

Théâtre Royal de la Monnaie		Liste des Spectacles de Mars 1933			
Matinée		Le Marchand de Venise	La Tosca	Tannhäuser (1)	La Flûte enchantée (4)
Dimanche	5	Cavalleria Rustica	Le Pardon de Ploërmel (5)	La Fille du Tambour-Major	Samson et Dalila (2)
Soirée		Paillasse (2)	Ruses d'Amour		
Lundi	6	La Flûte enchantée (4)	Samson et Dalila (2)	Le Départ (6)	La Fille du Tambour-Major
Mardi	7	Manon	La Fille du Tambour-Major	Tiefland (2)	Samson et Dalila (2)
Mercredi	1	Tannhäuser (1)	Spectacle privé	Djamileh	M ^{me} Butterfly (7)
Judi	2	La Traviata	Carmen	Elisir d'Amour (6)	Paris et les trois Divines
Vendredi	3	Samson et Dalila (2)	Tannhäuser (1)	Faust	Manon
Samedi	4	Rigoletto (3)	Boccace	Le Marchand de Venise	Tannhäuser (1)

(1) Spectacle commençant à 19.30 h. (7.30 h.)
Avec le concours de: (1) M. F. Anseau; (2) M. V. Vertheuut; (3) M. A. d'Arkor; (4) M^{lle} L. Trugin; (5) M. A. d'Arkor; (6) M^{me} Clara Clairbert et M. A. d'Arkor; (7) M. Max Moutis; (8) M^{me} Tanalès-Isang; (8) M^{me} J. Bonavia.

La Prophétie de Seisdodos

(Suite de la page 1.)

Veillée

Les paysans se sont dispersés dans le bourg. Quelques-uns sont rentrés dans leurs cases. Ils se sont mis à fourbir leurs armes, d'instinct. D'ailleurs, en général, ils les soignent beaucoup leurs armes. Pas pour les grèves générales, pour sûr. Elles auraient le temps de se rouiller. Ce sont de bonnes escopettes dont ils se servent le plus souvent possible, pour le lapin. Ils mettent une grande coquetterie à les graisser, à les faire fonctionner facilement.

Seisdodos est le meilleur tireur du bourg. Pan! sans cligner de l'œil. Il a deux escopettes. Il est rentré chez lui, avec les siens. Sa case est composée d'une seule pièce, avec une sorte de case en dessous, ce qui au besoin, peut compter pour une deuxième pièce. L'ameublement réunit l'opulence d'un Job, moins les pustules: un lit de fer, une table caduque, quelques tabourets, une cruche en terre, une vaisselle informe, un coin

vide pour les frusques. Les escopettes sont dans la famille depuis bien longtemps.

Entre Mariquilla, la petite fille de Seisdodos. On l'appelle *La Libertaria* comme on appelle toute la famille *Los Libertarios*. Longs cheveux ramenés en torsade dans la nuque brune. L'ardente et large lumière des yeux éclaire tout le visage. Et l'âme qu'ils expriment est de bronze aussi; on sent sa résonance profonde et souple. Tout à fait digne du grand-père, celle-là. Elle allume une vague chandelle.

Tous restent silencieux. Le vieux s'occupe de ses escopettes. Il en place une contre le lit et la regarde mélancoliquement. Joseta Franco, une voisine qui est là avec sa fille Francisca, dit:

— Demain, tout sera à tous.
Cette nuit, il n'y a pas beaucoup à manger. Cela ne trouble plus Seisdodos. Une profonde tristesse a envahi son visage raviné. Il gratte sa

barbe rude.
— Qu'y a-t-il, vieux?
— Si la vieille vivait encore, dit-il. Demain, il y aura pour tous et la vieille ne le verra plus.

Précautions Prise du Pouvoir

Vers minuit, Seisdodos a vaincu sa tristesse. Il est bien debout. Personne, d'ailleurs, ne dort. Le soleil d'Andalousie se lèvera-t-il pas, demain, sur un monde nouveau? On l'attend.

Le vieux est sur le seuil de sa porte. Les sens, maintenant, se sont dispersés avec les compagnons. Quelques-uns reviennent.

— Les fils du téléphone ne sont-ils pas coups?

— Si!
Certains retournent au syndicat. Seisdodos donne un ordre.

— Huit hommes, avec des pics, à la chaussée. Ouvrir une tranchée tout au travers. Vous viendrez me dire quand ce sera fait.

Quelques-uns restent.
— Savez-vous dit le vieux que hier j'ai reçu une lettre dans laquelle on me dit comment, aujourd'hui, le

communisme sera instauré dans toute l'Espagne. Il n'y a qu'à suivre l'exemple, mais sans verser de sang! Seisdodos exprime ainsi le désir profond de toute la paysannerie libertaire d'Andalousie: ne pas verser de sang! Une sorte de respect inné de la personnalité humaine. Une sensibilité que heurte tout ce qui y porte atteinte. Pas une tache de sang sur le visage de ce nouveau monde qui va naître!

Tous, maintenant, ont reflué vers le syndicat. Le vieux chef arrive aussi. Tous les membres du Comité l'entourent. Il va déclarer, avec cette solennité à laquelle seuls atteignent ceux qui savent s'humilier devant les grandes choses, que le communisme libertaire est instauré à Casas Viejas. Le syndicat est désormais la seule autorité du bourg.

— Et maintenant, il faut nommer une commission qui ira renseigner l'alcade et la garde civile.

La commission se compose de quatre hommes. Ils écoutent, attentivement, avant de partir, les indications et les conseils de Seisdodos.

— Pas une goutte de sang, répète-t-il.

— Les gardes ont des armes. Que faudra-t-il en faire?

— Les amener ici.

— Les gardes?

— Non! les fusils. Les gardes sont des hommes comme nous. Ils seront libres comme nous.

Hommes et femmes entourent le comité.

— Quand aurons-nous des vivres?

— Demain, nous les répartirons, dit Seisdodos.

Pas bien longtemps après, claquaient dans l'air, au loin, deux coups de Mauser, dans la direction du quartier. Deux coups brefs, bien distincts.

L'écho du dernier résonnait encore que déjà le vieux était debout. Ce fut comme un appel à toute son énergie, dont beaucoup allait dépendre.

— A la besogne, cria-t-il, par le Christ, à la besogne!

Il se jeta dans la rue, escopette à la main, suivi par une centaine d'hommes. Ils furent comme un paquet d'ombre coupée de reflets d'acier, roulant vers la place. Déjà, des clameurs et des bruits s'élevaient le long de la route.

(A suivre.) Pedro PIEDRA.